

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

COSROËS

ROTROU

Tragédie — 1649

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

SYROËS	105 rép.	COSROËS	17 rép.
SYRA	63 rép.	ARTANASDE	8 rép.
PALMYRAS	35 rép.	HORMISDATE	7 rép.
SARDARIGUE	33 rép.	PHARNACE	6 rép.
NARSÉE	26 rép.	UN GARDE	1 rép.
MARDESANE	26 rép.		

Personnages muets & suite : SATRAPES, GARDES

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	22
ACTE III	38
ACTE IV	58
ACTE V	72

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Syra, Syroës.

SYRA

Quoi ! vous, contre mon fils ! vous, son indigne frère !
Vous insolent !

SYROËS

Madame, un peu moins de colère !

SYRA

Et me comprendre, encor, dans votre différend !

SYROËS

Je vous honore en Reine, et l'estime en parent.
Mais, s'il forge un fantôme, afin de le combattre...

5

SYRA

Je saurai bien, perfide.

SYROËS

Ha ! Cruelle marâtre !

SYRA

À qui lui déplaira, faire perdre le jour,
Et contre qui le hait, lui montrer mon amour.

10

SYROËS

Madame, quand le sang, qui me le rend si proche,
Ne me laverait pas, d'un semblable reproche ;
Pour savoir à quel point, je le dois respecter,
Il suffit, de l'amour, qu'on vous lui voit porter.
Il suffit, qu'en ce fils, nous voyons votre image,
Et que nous ne pouvons, lui rendre assez d'hommage :
De ces raisons aussi, me faisant une loi,
J'ai pour lui le respect, qu'il dut avoir pour moi.

15

SYRA

Lui, pour vous !

SYROËS

Oui, pour moi ! L'humeur, où je me trouve,
Fait de ma patience, une trop rude épreuve ;
Et votre Majesté, parlant sans passion,
Louerait ma retenue, et ma discrétion ;
Mon père est Cosroës, ma mère fut Princesse,
Et le degré de l'âge, et le droit de l'ainesse,
Et ce que pour l'État, j'ai versé de mon sang
Sur lui, sans vanité, m'acquièrent quelque rang ;
Et mettent entre nous assez de différence,

20

25

Pour devoir l'obliger à quelque déférence,
Mais, Madame, cessons, cet indigne entretien.

30

SYRA

Comparez-vous le sang d'Abdenede, et le mien !

SYROËS

Je sais, que sa naissance, à la vôtre inégale,
Ne se peut pas vanter, d'une tige Royale ;
Et qu'avant que la Perse, obéît à vos lois,
Vous étiez déjà soeur, fille, et veuve de Rois.
Mais, enfin, devant vous, vous savez que ma mère,
Possédait la puissance, et le coeur de mon père,
Et cet honneur, sans doute, est le plus glorieux,
Qui sur vous, aujourd'hui, fasse jeter les yeux.

35

SYRA

Quand il m'a partagé, l'éclat qui l'environne,
J'ai dans son alliance, apporté ma Couronne ;
J'en achetai, chez lui, le degré que j'y tiens,
Et j'ai, comme mes jours, joint mes États aux siens,
Je lui dus sembler belle, avec un Diadème.
Abdenede, avec lui, n'apporta qu'elle-même ;
Et le trésor, encor, n'était pas de grand prix.

40

45

SYROËS

Il faut bien du respect, à souffrir vos mépris !

SYRA

Vous vous plaindrez, encor, après votre insolence !

SYROËS

Vous ne sauriez parler, qu'avecques violence !
Cette fureur, sied mal, au rang que vous tenez.

50

SYRA

Il sied bien, de ranger, des esprits mutinés ;
J'ai raison de venger, mon sang, de vos outrages ;
Et gardez, de me faire, éclaircir vos ombrages.

SYROËS

Je sais, qu'il ne tient pas, à choquer mon crédit
Que l'espoir de l'État, ne me soit interdit.
Et que si contre moi, mon père vous écoute,
Ma ruine, bientôt, éclaircira mon doute ;
Par le bien, qu'il vous veut, sur qui vous vous fiez,
Votre fils, sur le trône, a déjà l'un des pieds ;
Et bientôt, par votre aide, il y porterait l'autre,
Si son ambition répondait à la vôtre ;
Mais dans ce grand projet, à quoi vous l'occupez,
Il prévoit le péril des trônes usurpés ;
À leurs superbes pieds, il voit des précipices,
Et sait, que des tyrans, on fait des sacrifices ;
Il sait, qu'il est au Ciel, un Maître souverain,
Qui leur ôte, aisément, le sceptre de la main ;
Et dont le foudre est fait, pour ce genre de crimes,
Pour tomber, en faveur, des Princes légitimes,
Le crime lui plairait, mais la punition
Lui fait fermer l'oreille, à votre ambition.

55

60

65

70

(S'en allant, elle rencontre Mardesane et s'arrête.)

SYRA

C'est bien vous déclarer, et nous jurer la guerre,
Que de nous menacer, du Ciel et de la terre,
Nous verrons, quel effet, nous en succédera ;
Mais, je périrai, traître, ou mon fils régnera.

75

SYROËS TOUCHANT SON ÉPÉE *(dit hautement)*

Il faut donc, que ce fer, me devienne inutile,
Ce coeur, sans sentiment, et ce bras immobile.

SCÈNE II

Mardesane, Syroës, Syra.

MARDESANE AVEC LE BÂTON DE GÉNÉRAL D'ARMÉE

Quel trouble, Syroës, émeut votre courroux !
Quoi ? La main sur l'épée ! Et la Reine avec vous !
Dieux !

80

SYROËS

J'y portais la main, mais sans aucune envie,
Que...

SYRA S'EN ALLANT FURIEUSE

Que de, simplement, attenter sur ma vie.

SYROËS

Soleil, pour qui nos coeurs, n'ont point d'obscurité,
Juge, et témoin commun, tu sais la vérité ;

85

Et tu la soutiens trop, pour laisser impunie,
Une si détestable, et noire calomnie.

MARDESANE

Étais-je le sujet, de votre différend ?

SYROËS

Elle m'entretenait des soins qu'elle vous rend, ;
Qui dessus votre front, vont mettre la Couronne.

90

MARDESANE

Vous peut-on dépouiller, du droit qui vous la donne ?

SYROËS

Je lui montrais ce fer, comme mon défenseur,
Si, vivant, j'en voyais, un autre possesseur.

MARDESANE

N'étions-nous pas d'accord, touchant cette querelle.

SYROËS

Je l'étais avec vous, mais non pas avec elle ;
Et son ambition, si son crédit n'est vain,
Vous mettra malgré vous le sceptre dans la main :
Mais, ne souhaitez pas, qu'elle vous réussisse ;
Elle ne vous peut rendre un plus mauvais office ;
Et je fais plus pour vous, de vous en détourner,
Qu'elle de vous l'offrir, et de vous couronner.

95

100

MARDESANE

Vous inquiétez-vous, du Zèle d'une mère,
Qui de ce vain espoir, aime à se satisfaire.
Laissez-la, se flatter, de ces illusions
Se plaire, à se forger, de belles visions : 105
À nourrir un beau songe, et l'en laissant séduire,
Moquez-vous d'un dessein, qui ne peut rien produire ;
Et vous en reposant, sur ce que je vous dois,
En elle respectez, la passion du Roi :
Épargner sa furie, et l'ennui qui l'accable, 110
Qui de tout autre soin, le rendent incapable ;
Et font qu'en son chagrin, tout l'irrite, et lui nuit.

SYROËS

J'ai pour lui des respects, dont j'obtiens peu de fruit,
Mais que j'acquière, enfin, son amour, ou sa haine,
Il faut laisser agir le crédit de la Reine, 115
Et prendre avis du temps, et des événements.

MARDESANE

Vous gardez vos soupçons, et moi, mes sentiments.
Et j'estime trop peu, l'éclat d'une Couronne,
Pour me gêner l'esprit, du soin qu'elle vous donne,
Ce n'est qu'un joug pompeux, le repos m'est plus doux ; 120

SYROËS

Vous n'avez rien à faire, on travaille pour vous ;
Et vous pouvez juger, si l'Empire à des charmes.
Par ceux, que vous trouvez, à commander nos Armes,
Ce bâton, que le Roi, vous a mis à la main,
Déjà sur les soldats, vous a fait souverain, 125

Mais qu'en un peu de temps, vous aura fait connaître,
 Sous son autorité le plaisir, d'être maître,
 Et de voir sous ses voix, tout un État changé,
 Il vous plaira bien mieux, en un Sceptre changé,
 Et l'essai, que par lui, vous ferez de l'Empire, 130
 Vous conduira sans peine, où votre mère aspire ;
 Votre consentement, ne lui dénierait rien.

MARDESANE

C'est votre sentiment, et ce n'est pas le mien ;
 Non, que je ne me sente, et d'âme, et de naissance,
 Capable d'exercer, cette illustre puissance ; 135
 Mais quelque doux éclat, qu'ait un Bandeau Royal,
 Il ne me plairait pas, sur un front déloyal ;
 L'Europe, si féconde, en puissance suprême,
 Offre au sang, qui m'anime, assez de Diadèmes,
 Pour périr noblement, ou pour n'en manquer pas, 140
 Quand ils auront, pour moi, d'assez charmants appas ;
 Mais, faites toujours fonds, de vos intelligences,
 Pratiquez vos amis, préparez vos vengeances ;
 Ouvrez-vous, faites-vous un parti si puissant,
 Qu'il fasse évanouir, ce fantôme naissant, 145
 Ce pouvoir usurpé, ce règne imaginaire,
 Que vous n'excusez pas, de l'amour d'une mère.

SYROËS

Puisque vous le voulez, il l'en faut excuser,
 Et dessus votre foi, j'ose m'en reposer ;
 Mais, (et de cet avis, conservez la mémoire) 150
 Si m'ayant, sur ce gage, obligé de vous croire,
 De son ambition, goûtant mieux les appas,
 Vous laissez gagner, ne me pardonnez pas ;
 Et pour bien établir l'heur qu'elle vous destine,

Avant votre fortune, assurez ma ruine ;
 Ôtez-vous tout obstacle, et de mon monument,
 À mon trône usurpé, faites un fondement ;
 Lavez-le de mon sang, avant que d'y paraître,
 Sinon, n'espérez pas, être longtemps mon maître ;

155

(Il dit à Palmyras.)

MARDESANE VOYANT PALMYRAS

Il est bien mal aisé, de vous dissuader !
 Palmyras, qui me voit, n'ose vous aborder
 Et comme vous, encor, m'impute sa disgrâce.
 Entrez, je me retire, et vous cède la place ;
 Je vous suis importun.

160

SCÈNE III

Palmyras, Satrape, Syroës.

PALMYRAS

C'est mal me la céder,
 Que briguer mes emplois, et m'en déposséder,
 Mais, puisque Syra règne, ai-je lieu de me plaindre ?
 Que puis-je espérer d'elle, ou que n'en dois-je craindre.
 Le courroux d'une femme est longtemps à dormir,
 Et mon faible crédit, croit en vain s'affermir,
 Et vaincre les efforts, qui le pouvaient abattre,
 Ayant pour subsister, une femme à combattre ;
 Son hymen, dont j'osai, contester le dessein,
 N'avait couvé longtemps, ce projet en son sein ;
 Et quand elle peut tout, quand elle est souveraine,
 Enfin l'occasion, fait éclater sa haine ;

165

170

175

Ce trait est un avis, Prince, qui parle à vous,
 Craignez par mon exemple, et détournez les coups ;
 Profitez de ma chute, elle vous doit instruire,
 Et sage, détruisez, ce qui vous peut détruire ;
 Sinon, jusques sur vous, ce foudre éclatera.

180

SYROËS RÊVANT *(et se promenant)*

Mais, je périrai, traître, ou mon fils régnera ;
 Qu'ai-je à délibérer, après cette menace !
 Quoi, Mardesane, au trône, occupera ma place !
 Et l'orgueil, de sa mère, abusant à mes yeux
 De l'esprit altéré, d'un père furieux,
 Par l'insolent pouvoir, que son crédit lui donne,
 Sur quel front lui plaira, fera choir ma couronne ?
 Quel crime, ou quel défaut, me peut-on reprocher,
 Pour disposer du Sceptre, et pour me l'arracher ?
 Ma mère, ma naissance, en êtes-vous coupables,
 D'un sort, si glorieux, sommes-nous incapables ?
 Veut-on après vingt ans, jusques dans le tombeau,
 Souiller une vertu, dont l'éclat fut si beau ;
 Non, non, le temps ma mère, avecques trop de gloire,
 Laisse encor dans les coeurs, vivre votre mémoire.
 C'est un exemple illustre, aux siècles à venir,
 Que la haine respecte, et ne saurait ternir ;
 Mon crime, est seulement, l'orgueil d'une marâtre,
 Dont un fils est l'idole, un père l'idolâtre ;
 Et l'hymen, qui l'a mise, au lit de Cosroës,
 D'un droit héréditaire, exclut seul Syroës.
 Célestes protecteurs, des puissances suprêmes,
 Vous, Dieux, qui présidez au sort des Diadèmes ;
 Souverains partisans, des intérêts des Rois,
 Soutenez, aujourd'hui, l'autorité des lois,
 Et d'un tyran naissant, détruisant l'insolence,

185

190

195

200

205

Affermissez l'appui, d'un trône qui balance.

PALMYRAS

Mais, soutenez-le, Prince, et prêtez-y le bras ;
 Le Ciel est inutile, à qui ne s'aide pas ; 210
 Quand vous pouvez agir, épargnez le tonnerre ;
 Avant l'aide du Ciel, servez-vous de la terre ;
 Usez de vos amis, de vous-même, et du temps ;
 Et donnez, seulement, un chef, aux mécontents.
 Sans peine, vous verrez votre ligue formée, 215
 De ce nombre, déjà, comptez toute l'armée ;
 À qui la paix, deux fois, refusée aux Romains,
 Fait d'un juste dépit, choir les armes des mains ;
 Et qui me préférant, au chef que l'on envoie,
 Sous main, embrassera, mes ordres, avec joie ; 220
 Des Satrapes, encor, tout le corps irrité,
 S'offre à prêter l'épaule, à votre autorité ;
 Et tous, unis pour nous, de même intelligence,
 Gardent encor, à part, leurs sujets de vengeance.
 En la mort d'Hormisdas, les uns intéressés, 225
 De ce grand attentat, sont encore blessés,
 Et verraient avec joie, et d'une ardeur avide
 Punir par un second, le premier parricide ;
 D'autres dépossédés de leurs gouvernements,
 Attendent pour s'ouvrir, les moindres mouvements ; 230
 Et d'autres offensés, en leurs propres familles,
 En l'honneur d'une femme, en celui de leurs filles,
 Trop faibles pour agir, jusqu'à l'occasion,
 Dissimulent leur haine, et leur confusion ;
 Comme un soleil naissant, le peuple vous regarde, 235
 Et ne pouvant souffrir, celui qui vous retarde ;
 Déteste, de le voir, si près de son couchant,
 Traîner si loin, son âge imbécile, et penchant.

Son esprit agité du meurtre de son père,
 Dedans sa rêverie, à tout propos s'altère ; 240
 Et ne possédant plus, un moment de raison,
 Ne lui laisse de Roi, que le sang, et le nom ;
 Le crédit d'une femme en a tout l'exercice.
 Toute la Perse agit, et meut par son caprice ;
 Et bientôt, par son fils, qu'elle va couronner, 245
 En recevra les lois, que vous devriez donner.
 Juge, en votre intérêt, rendez-vous la Justice,
 Ravissez votre bien, qu'on ne vous le ravisse,
 Qui peut insolemment prétendre à votre rang,
 Par le même attentat, en veut à votre sang ; 250
 La Reine, qui vous craint, a trop de Politique,
 Pour laisser un appas, à la haine publique ;
 Et vous chassant du trône, oser vous épargner ;
 Il faut absolument, ou périr, ou régner ;
 Avouez, seulement, les bras qu'on vous veut tendre ; 255
 Tout le crédit du Roi, de son trône sorti,
 Ne s'étendra jamais, à former un parti ;
 Contre tous ses desseins, la Perse soulevée,
 Éclatera sa haine, et publique , et privée,
 Vengera ses Palais, et ses forts embrasés, 260
 Ses Satrapes proscrits, ses trésors épuisés,
 Et le sang, que sans fruit, les légions romaines,
 En tant d'occasions, ont puisé de ses veines.

SYROËS RÊVANT

Laisser ravir un trône , est une lâcheté,
 Mais en chasser un père, est une impiété ; 265

PALMYRAS

Que, (pour vous l'enseigner) lui-même il a commise ;

SYROËS

Par son exemple, hélas ! M'est-elle plus permise !
Et me produira-t-elle, un moindre repentir.

PALMYRAS

Vous ne l'en chassez pas, puisqu'il en veut sortir,
Ou, que votre marâtre, à mieux parler, l'en chasse,
Pour y faire à son fils, occuper votre place.

270

SYROËS

Il m'a donné le jour !

PALMYRAS

Il donne votre bien !

SYROËS

Mais, c'est mon père, enfin !

PALMYRAS

Hormisdas fut le sien ;
Et si vous agissez, d'un esprit si timide,
Gardez d'être l'objet, d'un second parricide ;
Qui n'a point épargné, le sang dont il est né,
Peut bien n'épargner pas, celui qu'il a donné.

275

SYROËS

Ô dure destinée, et fatale aventure,
J'ai pour moi la raison, le droit, et la nature ;
Et par un triste sort, à nul autre pareil,

280

Je les ai contre moi, si je suis leur conseil,
Du sceptre de mon Père, héritier légitime,
Je n'y puis aspirer, sans un énorme crime. 285
Coupable, je le souille, innocent je le perds,
Si mon droit me couronne, il met mon père aux fers ;
Et de ma vie, enfin, je hasarde la course,
Si mon impiété, n'en épuise la source ;
Ô mon père, ô mon sang, ne vous puis-je épargner ! 290
Ne puis-je innocemment, ni vivre, ni régner !
Et ne puis-je occuper un trône héréditaire,
Qu'au prix de la prison, ou du sang de mon Père.

PALMYRAS

Je vois, qu'il faut, Seigneur, encor quelques moments,
À votre piété, laisser les sentiments, 295
Mais, que vous veut Pharnace, il vous sert avec zèle.

SCÈNE IV

Pharnace, Syroës, Palmyras.

PHARNACE (étonné)

Ô Dieux ! Du Camp, Seigneur, savez-vous la nouvelle !

SYROËS

Quelle !

PHARNACE REGARDANT AUTOUR DE SOI

Qu'on vous trahit, et que le Roi prétend ;
Mais... 300

SYROËS

Parlez, sans rien craindre, aucun ne nous entend.

PHARNACE

Au mépris de vos droits, et de la loi Persane,
À la tête du Camp, couronner Mardesane.

PALMYRAS

Voyez, si j'ai raison, Grand Prince, et si mon soin,
A d'un trop prompt avis, prévenu le besoin ;
Mais, quel effet, au Camp, produit cette aventure.

305

(Montrant Palmyras.)

PHARNACE

On a peine à le croire, et chacun en murmure ;
On tient, ce bruit fermé, pour éprouver les coeurs,
En voir les sentiments, en fonder les ardeurs ;
Mais il n'a dans pas un, trouvé que de la glace ;
C'est un bruit, toutefois, Seigneur, qui vous menace ;
Et ne doit point laisser languir votre courroux ;
Ainsi que l'équité, tous les coeurs sont pour vous ;
Quoi que l'on dissimule, on ne peut voir sans peine,
Le Roi déferer tant, à l'orgueil de la Reine,
Passer pour son sujet, et laisser lâchement,
Reposer sur ses soins, tout le gouvernement.
S'étonne-t-il (dit-on) si rien ne nous succède ?
Toujours, ou sa furie, ou Syra le possède ;
Quel progrès ferait-il, furieux, ou charmé ?
Par l'une hors du sens, par l'autre désarmé.
Ce murmure assez haut, court par toute l'armée,

310

315

320

De son chef, qu'elle perd, encor toute alarmée ;
 Et pour peu, qu'on la porte à vous donner les mains,
 Et que l'on veuille entendre, au traité des Romains ;
 Pour son Fils, contre vous, la Reine, en vain conspire,
 Et ma tête, Seigneur, vous répond de l'Empire,
 Ou pour vous maintenir, tout l'État périra.

325

SYROËS RÊVANT *(et se promenant)*

Mais, je périrai, traître, ou mon Fils régnera :
 Oui, oui, qu'elle périsse, et nous régnons, Pharnace,
 Je ne consulte plus, après cette menace ;
 Si le trône, nous peut sauver de son courroux,
 Fidèles confidents, je m'abandonne à vous ;
 Ouvrez-m'en le chemin, montons sur cet asile,
 Rendez-moi son orgueil, et sa haine inutile ;
 Il faut pour conserver, la majesté des lois,
 Oublier la nature, et maintenir nos droits,
 À moi-même, par eux, la Perse me demande,
 En exclut Mardesane, et veut que je commande ;
 Oui, Princes, oui mes droits, oui Perse, oui mon pays,
 Vous voulez que je règne, et je vous obéis ;
 Je veux tenir de vous, le sceptre que j'espère,
 Et contre vos avis, ne connais plus de Père,
 Mais je l'en veut tenir, afin de vous venger,
 De me venger moi-même, et vous le partager,
 À vous, dignes auteurs, de cette noble audace,
 Qui m'appelle à mon trône, et m'y montre ma place.

330

335

340

345

PALMYRAS

Je cherchais Syroës, parmi tant de froideur,
 Mais, je le reconnais, à cette noble ardeur ;
 C'est sous ce mâle front, Seigneur, qu'il faut paraître,
 La Perse, à ce grand coeur, reconnaîtra son Maître ;

350

Le besoin presse, allons ; ne perdons plus de temps,
Pratiquons-nous les Grands, gagnons les habitants,
Employons nos amis, et la brigue formée,
Observons Mardesane, ouvrons-nous à l'armée,
Et promettant d'entendre, au traité des Romains,
Intéressons Émile, à nous prêter les mains.

355

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Cosroës, Syra, Sardarigue, Gardes.

COSROËS FURIEUX *(suivi des autres)*

Noires divinités, filles impitoyables,
Des vengeances du Ciel, ministres effroyables,
Cruelles, redoublez, ou cessez votre effort, 360
Pour me laisser la vie, ou me donner la mort.
Ce corps, n'a plus d'endroit, exempt de vos blessures,
Vos couleuvres n'ont plus, où marquer leurs morsures ;
Et de tant de chemins, que vous m'avez ouverts,
Je n'en trouve pas un, qui me mène aux Enfers ; 365
Ce n'est qu'en m'épargnant, que la mort m'est cruelle,
Je ne puis arriver, où mon Père m'appelle,
Achevez de me perdre, et dedans son tombeau,
Enfermez avec lui, son fils, et son bourreau.

SYRA

Chassez de votre esprit, les soins mélancoliques, 370
Qui montrent à vos yeux, ces objets chimériques ;
C'est une illusion, dont ils sont effrayés,
Et vous ne voyez rien, de ce que vous voyez.

(Il se promène, et fait des signes de revenir en lui-même.)

COSROËS

Quoi, n'entendez-vous pas, du fonds de cet abîme,
 Une effroyable voix, me reprocher mon crime, 375
 Et me peignant l'horreur, de cet acte inhumain ;
 Contre mon propre flanc, solliciter ma main ?
 N'apercevez-vous pas, dans cet épais nuage,
 De mon Père expirant, la ténébreuse image,
 M'ordonner de sortir, de son trône usurpé, 380
 Et me montrer l'endroit, par où je l'ai frappé ;
 Voyez-vous pas sortir, de cet horrible gouffre,
 Qui n'exhale, que feu, que bitume, et que soufre ;
 Un spectre décharné, qui me tendant le bras,
 M'invite d'y descendre, et d'y suivre ses pas ? 385
 Ô dangereux poison, peste des grandes âmes,
 Maudite ambition, dont je crus trop les flammes,
 Et qui pour t'assouvir, ne peut rien épargner,
 Que tu m'as cher vendu, le plaisir de régner !
 Pour atteindre à tes vœux, et pour te satisfaire, 390
 Cruelle, il t'a fallu, sacrifier mon Père.
 Je t'ai d'un même coup, immolé mon repos,
 Qu'un remords éternel, traverse à tout propos ;
 Il te faut de moi-même, encor le sacrifice,
 Et déjà, dans le Ciel, j'ois gronder mon supplice ; 395
 Et son funèbre apprêt, noircir tout l'horizon.

SARDARIGUE

Cet accès, a longtemps, possédé sa raison.

(Bas.)

*(On lui donne un siège.)***SYRA**

Il cesse, et son bon sens, recouvre son usage ;
 De cette occasion, il faut prendre avantage,
 Et pressant son dessein, savoir le temps précis, 400
 Qui doit combler mes vœux, en couronnant mon fils.
 Nourrirez-vous toujours, ce remords qui vous reste ;
 Si vous ne l'étouffez, il vous sera funeste ;
 De ce malheur, Seigneur, perdez le souvenir,
 L'avoir gardé vingt ans, est trop vous en punir. 405

COSROËS

Tout l'État, où j'occupe un rang illégitime,
 M'entretient cette idée, et me montre mon crime ;
 L'aversion du peuple, et celle des soldats,
 M'est un témoin public, de la mort d'Hormisdas ;
 Et plus que tout, hélas ! la fureur qui m'agite, 410
 Quand elle me possède, à le suivre m'invite !
 J'ai regret, que ce mal, vous coûte tant de soins,
 Et honte en même temps, qu'il vous ait pour témoins,
 Mais plus de honte, encor, de son énorme cause,
 Qui fol, et parricide, à tout l'État m'expose. 415

SYRA

Tant que vous retiendrez les rênes de l'État
 Vous y verrez l'objet, qui fit votre attentat ;
 Et vous ne pouvez voir, ni sceptre, ni Couronne,
 Sans vous ressouvenir, qu'un crime vous les donne ;
 Votre repos, encor, souffre visiblement, 420
 Du soin que vous prenez, pour le gouvernement ;
 Vos ennuis, de ce soin, vous rendent moins capable,

Déposez ce fardeau, devant qu'il vous accable ;
 C'est un faix qu'il me faut déposer avec vous,
 Mais je renonce à tout, pour sauver un époux ; 425
 Déchargez votre esprit, de ce qui le traverse,
 Cosroës m'est plus cher, qu'un Monarque de Perse ;
 Sans lui, je ne puis vivre, et vivant avec lui,
 Je puis être encor Reine, et régner en autrui ;
 La puissance, qui passe, en un autre nous-même, 430
 Laisse encor en nos mains, l'autorité suprême ;
 Et nous ne perdons rien, lorsque le même rang,
 Quoique sous d'autres noms, demeure à notre sang.

COSROËS

J'ai trop d'expérience, et j'ai trop vu de marques,
 Ô généreux Surgeon, et tige de Monarques, 435
 De l'étroite union, que produisent nos feux,
 Pour croire, avec l'État, devoir perdre vos vœux ;
 Je sais, que votre amour, s'attache à ma personne,
 Qu'elle me considère, et non pas ma couronne ;
 Aussi depuis longtemps, le faix, ne m'en est doux, 440
 Que par l'honneur, qu'il a d'être porté de vous ;
 Je n'en aime l'éclat, que dessus votre tête,
 Je sais, combien j'en fis, une indigne conquête ;
 Je ne puis me parer, d'un ornement si cher,
 Que je ne pense au front, d'où j'osai l'arracher ; 445
 Et sais, que sur le mien, tout ce qu'il a de lustre,
 D'un énorme forfait, n'est qu'une marque illustre.
 Si vous le voulez donc, au front de votre fils,
 Je m'en prive avec joie, et je vous l'ai promis ;
 Je ne le puis garder par droit héréditaire, 450
 Après m'être souillé, du meurtre de mon père ;
 Mardesane en sera plus juste successeur,
 Du bien de son aïeul, faisons-le possesseur ;

Si l'acquisition, en fut illégitime ;
 J'en ai joui sans droit, la garde en est un crime ; 455
 Je le retiens à tort, comme à tort je le pris,
 J'en dépouillai mon père, et j'en frustre mes fils ;
 Ne consultons donc plus, Madame, allons élire,
 À la tête du Camp, une tête à l'Empire ;
 Tranquille, et déchargé d'un faix qui m'a lassé, 460
 Je verrai sans regret, en cet âge glacé,
 Mon sceptre soutenu, d'une main plus capable,
 Et mon sang innocent, succéder au coupable.

SARDARIGUE

Mais peut-il l'accepter, Seigneur, sans attentat
 Contre le droit d'aînesse, et la loi de l'État ? 465
 De mon zèle, Madame, excusez la licence,
 Syroës, a pour lui, le droit de la naissance ;
 Voulez-vous voir armer la Perse contre soi,
 Et lui donner la guerre en lui donnant un Roi ?
 Songez à quels malheurs vous l'exposez en butte, 470
 Un rang si élevé, vaut bien qu'on le dispute.

SYRA

Objet de nos encens, Soleil ! tu m'es témoin,
 Si l'intérêt d'un fils, me produit aucun soin !
 Et si l'ambition qu'excite un Diadème,
 Pour en parer autrui, sortirait de moi-même ! 475
 Votre seul intérêt, Seigneur, m'en peut priver,
 Je le perds sans regret, quand il vous faut sauver ?
 Mais déposant ce faix, où votre âge succombe,
 Voyez, sur qui des deux, il importe qu'il tombe ;
 L'intérêt de l'aîné, (vous vivant) est couvert, 480
 Et son aînesse, encor, n'a point de droit ouvert ;
 Un Roi qui fuit le soin, et dont l'âge s'abaisse,

Peut dessus qui lui plaît reposer sa vieillesse ;
 Et pour faire en autrui, considérer ses lois
 Donner à ses agents, la qualité de Rois. 485
 Syroës, appuyé, du droit qu'il peut prétendre,
 Sitôt qu'il régnera, ne voudra plus dépendre ;
 Et vous croyant l'Empire, avecques lui commun,
 Vous serez à son règne, un obstacle importun ;
 Vous le verrez bientôt, s'il se sent l'avantage, 490
 Éloigner les objets, qui lui feront ombrage ;
 Et je puis craindre pis, après que ce matin,
 Il eût, sans Mardesane, été mon assassin ;
 Et que pour cet effet, il a tiré l'épée.

COSROËS

Ô Dieux ! que dites-vous ! 495

SYRA

Il ne m'a point trompée ;
 Comme il croit mon crédit, fatal à son espoir,
 Il n'a jamais cessé, de choquer mon pouvoir ;
 Et pour toute raison, j'ai l'honneur de vous plaire,
 Et la haine du fils, naît de l'amour du Père. 500
 Que puis-je attendre, donc, de son autorité ?

COSROËS

Je pourvoirai, Madame, à votre sûreté.

SYRA

Élevant Mardesane, à ce degré suprême,
 Vous régnerez (Seigneur) en un autre vous-même ;
 Sous le gouvernement, qu'il se verra commis, 505

Et l'État, et le Roi, tout vous sera soumis ;
Et pour votre repos, dont l'intérêt nous touche,
Vos ordres, seulement, passeront par sa bouche ;
Par lui vous régnerez, par vous il régnera,
Et ce seront vos lois qu'il vous dispensera. 510
Le soin le regardant, la gloire sera nôtre ;
Je connais sa vertu, c'est mon sang, c'est le vôtre,
Dont vos chastes ardeurs, ont honoré ce flanc,
Et que j'ose pleiger, du reste de mon sang.

COSROËS

Par les pleurs, que je dois, aux cendres de mon père, 515
Par le char éclatant, du Dieu que je révère,
Par l'âge qui me reste, et qu'il éclairera,
Mardesane, Madame, aujourd'hui régnera ;
Je vous l'avais promis, et mon repos me presse,
Autant que mon amour, d'acquitter ma promesse ; 520
Par forme, Sardarigue, assemblez le Conseil,
Mais, du couronnement, disposez l'appareil.

SARDARIGUE

Ou la Reine, Seigneur, semble être intéressée,
Je n'ose plus avant, vous ouvrir ma pensée ;
Mais... 525

SYRA

On n'a pas dessein, d'en croire vos avis.

SARDARIGUE

Ils n'ont point fait de tort, quand on les a suivis.
Et ce projet, Madame, est d'assez d'importance,

Pour ne le pas presser, avecques tant d'instance.
Si j'en prévois l'issue, elle doit aller loin.

530

COSROËS

Je prendrai vos conseils, quand j'en aurai besoin.
Cependant, pour ne rien tenter à notre honte,
Arrêtez Syroës, et m'en rendez bon compte.

SARDARIGUE

Si vous voulez (grand Roi) voir le peuple en courroux,
Le camp, et tout l'État, soulevés contre vous ;
Imposez-moi cet ordre, et faites qu'on l'arrête.

535

COSROËS

À ne pas obéir, il va de votre tête.

SARDARIGUE **BAS** *(sortant avec ses Gardes)*

Ô Dieux, dont les décrets passent nos jugements,
Rendez vaine, l'horreur, de mes pressentiments !

SYRA

Si les Grands écoutaient, tout ce qu'on leur propose,
Ils ne résoudraient rien, et craindrais toute chose,
Le peuple parle assez, mais exécute peu,
Et s'alentit bientôt, après son premier feu.
Un exemple en tous cas, à l'un des chefs funeste,
En ces soulèvements, désarme tout le reste.

540

545

SCÈNE II

Mardesane, Cosroës, Syra, Hormisdade, Gardes.

COSROËS À MARDESANE

Venez, l'État lassé, de ployer sous ma loi,
Et mon propre repos, nous demandent un Roi ;
Prince, allons le donner, et consultez vos forces.

MARDESANE BAS

Funeste ambition, cache-moi tes amorces !

COSROËS

Mes jours, prêts d'arriver, à leur dernière nuit, 550
Et l'incommodité, qui les presse, et les suit,
Et qui bientôt m'appelle, au tribunal céleste ;
Souffrent qu'à mon Empire, après ma mort je reste ;
Les travaux, et les soins, qui m'ont tant fait vieillir,
Ne peuvent toutefois, entier m'ensevelir ; 555
Malgré l'effort du temps, et de mes destinées,
J'ai par qui prolonger ma gloire, et mes années,
Par qui las de régner, voir le règne suivant,
Me le perpétuer, et renaître vivant,
Par qui laissant l'État, en demeurer le Maître, 560
Et c'est vous, Mardesane, en qui je veux renaître ;
Soutenez bien le bras, qui vous couronnera,
C'est un prix que je dois, à l'amour de Syra ;
Remplissez dignement, le trône, et notre attente,
Et représentez bien, celui qui vous présente. 565

MARDESANE

Je suis à vous, Grand Prince, et je serais jaloux,

Qu'un autre eût plus de zèle, et plus d'ardeur pour vous ;
 Je sais, ce que je dois à votre amour extrême,
 J'en ai le témoignage, et le gage en moi-même ;
 Et quand dès le berceau, vous m'auriez couronné, 570
 En me donnant le jour , vous m'avez plus donné ;
 À quoi donc, puis-je mieux, en employer l'usage,
 Et destiner mes soins, qu'au soutien de votre âge ?
 Occupez-les, Seigneur, j'en serai glorieux,
 Le faix de vos travaux, me sera précieux, 575
 Mais, m'en donnant l'emploi, demeurez-en l'arbitre,
 Commettez le pouvoir, mais retenez le titre ;
 Ou si vous dépouillez, le titre, et le pouvoir,
 Voyez, qui justement, vous en devez pourvoir.
 Par la loi de l'État, le sceptre héréditaire, 580
 Doit tomber de vos mains, en celles de mon frère ;
 Comblez-le des bontés, que vous avez pour moi.

COSROËS

La loi, qu'impose un père, est la première loi.

SYRA

Vains sentiments de mère, importune tendresse !
 On reçoit vos faveurs, avec tant de faiblesse ! 585
 J'ai mis au monde un fruit, indigne de mon rang !
 Et ne puis en mon fils, reconnaître mon sang !
 Nourri, si dignement, et né pour la Province,
 Il n'a pu contracter, les sentiments d'un Prince ;
 Et l'offre qu'on lui fait, d'un pouvoir absolu, 590
 Peut trouver en son sein, un coeur irrésolu.

MARDESANE

D'un sang assez ardent, n'animez point les flammes,

J'ai tous les sentiments, dignes des grandes âmes.
 Et mon ambition, me sollicite assez,
 Du rang que je rejette, et dont vous me pressez. 595
 Un trône attire trop, on y monte sans peine,
 L'importance, est de voir, quel chemin nous y mène ;
 De ne s'y presser pas, pour bientôt en sortir,
 Et pour n'y rencontrer, qu'un fameux repentir.
 Si j'en osais, Seigneur, proposer votre exemple, 600
 De cette vérité, sa preuve est assez ample ;
 Ce bâton, sans un sceptre, honore assez mon bras,
 Grand Roi, par le démon, qui préside aux États ;
 Par ses soins providents, qui font fleurir le vôtre,
 Par le sang de Cyrus, noble source du nôtre ; 605
 Par l'ombre d'Hormisdas, par ce bras indompté,
 D'Héraclius, encor, aujourd'hui redouté ;
 Et par ce que vaut même, et ce qu'a de mérite,
 La Reine, dont l'amour, pour moi vous sollicite,
 De son affection, ne servez point les feux, 610
 Et sourd en ma faveur, une fois à ses vœux,
 Souffrez-moi de l'Empire, un mépris salulaire,
 Et sauvez ma vertu, de l'amour d'une mère,
 Songez, de quels périls, vous me faites l'objet,
 Si votre complaisance, approuve son projet ; 615
 Les Grecs, et les Romains, aux pieds de nos murailles,
 Consomment de l'État, les dernières entrailles ;
 Et poussant jusqu'au bout leur sort toujours vainqueur,
 En ce dernier asile, en attaquent le coeur ;
 Des Satrapes, mon frère, a les intelligences, 620
 Et cette occasion, qui s'offre à leurs vengeances,
 Donne un pieux prétexte à leurs soulèvements,
 Et va faire éclater tous leurs ressentiments ;
 Un Palmyras, enflé de tant de renommée,
 Démis de ses emplois, et chassé de l'armée ; 625
 Un Pharnace, un Sain, dont les Pères proscrits,

D'une secrète haine animait les esprits ;
 Peuvent-ils négliger, l'occasion si belle,
 Quand elle se présente, ou plutôt les appelle ?
 Si l'ennemi, le droit, les Grands, sont contre moi, 630
 Au parti malheureux, qui gardera la foi ?
 Par qui, l'autorité, que vous aurez quittée,
 Sera-t-elle, en ce trouble, ou crainte, ou respectée ;
 Si pour donner des lois, il les faut violer ?
 En m'honorant, Seigneur, craignez de m'immoler ; 635
 Qui veut faire usurper, un droit illégitime,
 Souvent, au lieu d'un Roi, couronne une victime ;
 Et l'État est le temple, et le trône l'autel,
 Où cette malheureuse, attend le coup mortel.

COSROËS

Vous craignez de régner, faute d'expérience ; 640
 Il y faut de l'ardeur, et de la confiance ;
 Un sceptre, à le porter, perd beaucoup de son poids ;
 Votre règne établi, justifiera vos droits ;
 Des factieux, mon ordre, a prévenu les ligues,
 L'arrêt de Syroës, rompra toutes ses brigues ; 645
 Si quelque bruit s'émeut, mon soin y pourvoira ;
 Contre tous vos mutins, mon droit vous appuiera ;
 Je puis, sur qui me plaît, reposer ma couronne ;
 Et pour toute raison, portez-la, je l'ordonne.

(Parlant à Syra.)

MARDESANE

C'est un de vos présents, je ne puis le haïr ; 650
 Vous voulez que je règne, il vous faut obéir.
 Mais je monte à regret, assuré de ma chute,
 Et plaise au Ciel ! Qu'au sort, mes jours soient seuls en butte !

Ha, Madame ! Quel fruit, me produit votre amour.

SCÈNE III

Syroës, Cosroës, Mardesane, Syra, Hormisdate, Gardes.

SYROËS

Quel bruit s'émeut, Seigneur, et s'épand à la Cour ? 655
Quelle aveugle fureur, quelle invincible haine,
Me fait toujours l'objet des plaintes de la Reine ?
J'éprouve, et j'apprends trop, combien vous l'estimez,
Pour manquer de respect, à ce que vous aimez ;
Si sa mémoire, en veut, être un témoin fidèle, 660
Elle sait à quel point, je vous honore en elle ;
Et j'aurais mille fois, dû vaincre ses rigueurs,
Si les soumissions, s'acquerraient tous les coeurs.
S'il n'était messéant, de vanter mes services,
Je lui pourrais citer, entre autres bons offices, 665
Le sang que me coûta, le salut de son fils,
Naguère, enveloppé, dans les rangs ennemis ;
Prince, il vous en souvient ; vous le savez, Madame !

MARDESANE

Le souvenir m'en reste, au plus profond de l'âme.

SYRA

Ce reproche est fréquent, et nous l'apprend assez ; 670
Mais, je puis l'ignorer, quand vous me menacez,
Et douter que pour lui, vous l'ayez dû répandre,
Alors que dans mon sein, vous le vouliez reprendre.

SYROËS

L'exploit serait illustre, et bien digne de moi ;
Et vous me mettriez bien, dans l'estime du Roi,
Si ce lâche rapport, obtenait sa créance ;
Mais en son sentiment, j'ai plus de confiance.

675

SYRA

Le coup, dont Mardesane, a diverti l'effort,
Partait d'une âme lâche, et non pas ce rapport.

SYROËS

Contre cette imposture, ô Ciel, prends ma défense.

680

SYRA

Vous voyez ; s'il profère un mot, qui ne m'offense.

SYROËS

Votre fils, qui s'en tait, sert mal votre désir ;
Et...

(Sardarigue entre avec des Gardes.)

(La Reine sortant, regarde Syroës avec orgueil.)

COSROËS S'EN ALLANT

Nous apprendrons tout, avec plus de loisir ;
Je fais un tour au Camp, pour un soin qui m'importe ;
Cependant, recevez, l'ordre, qu'on vous apporte,
Prince, c'est de ma part.

685

MARDESANE *(suivant Cosroës)*

Périlleuse vertu !
Fatale obéissance ! à quoi me résous-tu ?

SCÈNE IV

Sardarigue, Syroës.

SYROËS

Quel ordre, Sardarigue, avez-vous de la Reine,
Car le Roi n'agit plus, que pour servir sa haine ;
Et c'est elle qui parle, en tout ce qu'il prescrit.

690

SARDARIGUE

Ha, Seigneur, redoutez ce dangereux esprit !

SYROËS

Et votre ordre !

SARDARIGUE

Mon ordre, est que je vous arrête ;
À n'y pas obéir, il y va de ma tête ?
Mais je n'ai pas sitôt, vos bienfaits oubliés,
Et j'apporte ma tête, et ma charge à vos pieds ;
Issu du Grand Cyrus, et de tant de Monarques,
Prince, de vos aïeux, conservez-vous les marques ;
Il est temps de paraître, et temps de voir vos lois,
Dispenser les destins, des peuples, et des Rois ;
Le Roi va dans le Camp, proclamer votre frère,
Détruisez son parti, par un parti contraire ;

695

700

Si vous vous déclarez, tous leurs projets sont vains, 705
 Le sort vous aidera, mais prêtez-lui les mains ;
 Il est temps, d'arracher, des mains d'une marâtre,
 L'État qui vous appelle, et qui vous idolâtre ;
 Il n'est plus de respect, qui doive retenir,
 La généreuse ardeur, qui vous doit maintenir ; 710
 Outre le Diadème, il s'agit de la vie ;
 Tout le Peuple est pour vous, tout le Camp vous convie ;
 Au premier mandement, Pharnace, et Palmyras,
 Des coeurs qu'ils ont gagnés, vous vont armer les bras,
 Et pour vous tout l'État, n'est qu'une seule brigade. 715

SYROËS L'EMBRASSANT

Et pour comble d'espoir, j'ai pour moi Sardarigue ;
 J'ai, pour, me garantir d'un triste événement,
 Le bras qu'on prétendait, en faire l'instrument,
 Allons, lançons plutôt, que d'attendre la foudre,
 Avisions aux moyens, dont nous devons résoudre ; 720
 Mais, faites-moi régner, pour régner avec moi,
 Et vous donner plutôt, un compagnon qu'un Roi.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Syra, Hormisdate.

SYRA

Enfin, selon mes vœux, malgré la Loi Persane,
Au trône de Cyrus, j'ai placé Mardesane ;
Palmyras, par mes soins, démis de ses emplois,
N'a pu par son crédit, m'en contester le choix ;
Et j'ai mis en état de lui pouvoir nuire,
Tous les intéressés, qui le pouvaient détruire ;
Par nos ordres, surtout, Syroës arrêté,
Ne peut mettre d'obstacle à notre autorité ;
Et Mardesane, enfin, successeur d'Artaxerce,
Règne, et fait, aujourd'hui, le destin de la Perse.

725

730

HORMISDATE

Madame, pardonnez, si je vous le redis,
Vous venez d'achever, un projet bien hardi ;
Vous connaissez mon coeur, plaise aux Dieux que l'issue,
En soit telle, en effet, que vous l'avez conçue.
Mais, si mes sentiments, ont chez vous quelque accès,
Je vois de grands périls, dedans ce grand succès ;
Un État, si zélé, pour les Rois légitimes,

735

Voir, sans répugner, détruire ses maximes ! 740
 Voir un gouvernement, où tous ont intérêt,
 Passer sans fondement, dans les mains qu'il vous plaît ;
 Et sans ressentiment, pouvoir souffrir des chaînes,
 Sur celles, qui par droit, doivent tenir les rênes !
 Prendre sans bruit, tel joug, qu'il vous plaît lui donner, 745
 C'est ce que ma raison, ne peut s'imaginer.
 Dans l'étourdissement, qu'excite une surprise,
 On peut souffrir l'effet, d'une grande entreprise ;
 Mais la considérant, d'un esprit plus remis,
 On détruit s'il se peut, ce que l'on a permis ; 750
 Un grand succès, produit, une grande disgrâce,
 Et les choses bientôt, prennent une autre face ;
 Le sort est inconstant, et le peuple est trompeur.

SYRA

L'arrêt de Syroës, me lève cette peur.
 Et de ses Partisans, à l'ardeur amortie. 755
 Mais, ayant intérêt, d'empêcher sa sortie,
 Si mon repos t'est cher, et si de mes bienfaits,
 Tu m'oses, aujourd'hui produire des effets,
 (Comme de cet espoir, mon amitié se flatte)
 Embrasse ma fortune, ô ma chère Hormisdate, 760
 Et dans mes intérêts entrant aveuglement,
 D'un glorieux destin, fais-toi le fondement.

HORMISDATE

L'amour perd de son prix, quand on la sollicite,
 Si la mienne, Madame, est de quelque mérite,
 Considérez-la nue, et ne l'intéressez, 765
 Que par sa pureté, qui vous paraît assez.

SYRA

Puis-je avoir confiance, au zèle de ton frère.

HORMISDATE

Madame, il est tout vôtre, et peut tout pour vous plaire ;
Je vous réponds pour lui, d'une fidélité,
Qui le sacrifiera, pour votre Majesté.

770

SYRA

J'en demande une épreuve, et si j'en suis ingrate,
Je veux voir sans effet, l'espoir dont je me flatte.

HORMISDATE

Quelle ?

SYRA LUI DONNANT UN POIGNARD *(et du poison)*

Que par ses mains, le Prince en sa prison,
Recevant de ma part, ce fer, et ce poison,
Choisisse, en l'un des deux, l'instrument de sa perte ;

775

HORMISDATE

Justes Dieux ! quelle injure en avez-vous soufferte,
Qui porte à cet excès, votre ressentiment.

SYRA

Ou qu'au refus, ton frère, en pousse l'instrument.

HORMISDATE

Madame, au seul penser, d'un destin si funeste,
Je crois voir dessus moi, choir le courroux céleste !
J'en demeure interdite, et j'en frémis d'horreur !

780

SYRA

Il faut bien plus de force, à servir ma fureur ;
On achète à bon prix l'État, dont la conquête
Et l'affermissement, ne coûtent qu'une tête ;
J'élèverai ton frère, en un si digne rang,
Que nul, plus près que lui, n'approchera mon sang ;
Et la part qu'il aura dedans le ministère...

785

(Elle sort.)

HORMISDATE

C'est aux sujets, enfin, d'obéir, et se taire.
Vous m'avez jointe à vous d'un si ferme lien,
Que pour vos intérêts, je n'examine rien.
Madame, de ce pas, je sers votre colère,
Et porte ce présent, et votre ordre à mon frère ;
Mais je crains, de vous rendre, un service fatal ;
Et, j'ose dire plus, que j'en augure mal.

790

795

(Sardarigue entre avec des gardes.)

SYRA

Qui croit aux lois des Dieux, ne croit point aux augures,
Ils ont déjà réglé, toutes mes aventures ;
J'ose tout, et me rit de ces lâches prudents,
Qui tremblent au penser, de tous les accidents ;

Tant de précaution, aux grands projets est vaine ;
Je veux purger l'État, de l'objet de ma haine ;
Et tends, à me venger, plus qu'à ma sûreté ;
Votre ordre, Sardarigue, est-il exécuté ?

800

SCÈNE II

Sardarigue, Gardes, Syra.

SARDARIGUE

Non, Madame, à regret, j'en exécute un autre.

SYRA

Quel !

805

SARDARIGUE

De vous arrêter.

SYRA

Quelle audace est la vôtre !
Moi, téméraire.

SARDARIGUE

Vous !

SYRA

De quelle part ?

810

SARDARIGUE

Du Roi.

SYRA

Imposteur ! Cosroës, t'impose cette loi !

SARDARIGUE

Cosroës, n'a-t-il pas déposé la couronne ?

SYRA

Qui donc ? est-ce mon fils, traître, qui te l'ordonne !

SARDARIGUE

Votre fils m'ordonner ? En quelle qualité ?

815

SYRA

De ton Roi ? De ton Maître ? Insolent ! Effronté !

SARDARIGUE

Syroës est mon Roi, Syroës est mon maître,
La Perse, sous ces noms, vient de le reconnaître.

SYRA

Dieux !

SARDARIGUE

Et pour le venir reconnaître avec nous,
Nous avons ordre exprès, de nous saisir de vous.

820

SYRA

De te saisir de moi, perfide ?

SARDARIGUE

De vous-même.

SYRA REGARDANT AUTOUR DE SOI

Et l'on ne punit pas cette insolence extrême ?
Un traître, un déloyal, pour ma garde commis, 825
Attente à ma personne, et sert mes ennemis !
Avec tout mon crédit, et toute ma puissance,
Je ne trouve au besoin, personne à ma défense ;
Flatteurs, faibles amis, vile peste des Cours,
Lâches adorateurs, j'attends votre secours ; 830
Que devient aujourd'hui, votre foule importune ?
Ne sacrifiez-vous, qu'à la seule fortune ?
Et pour être à l'instant, abandonné de vous,
Ne faut-il, qu'éprouver un trait de son courroux ?
Quoi, pas un vrai sujet ? pas une âme loyale, 835
Dedans Persépolis, dans la Maison Royale !
Ma plainte est inutile, et mes cris superflus ?
Et la Cour, dans la Cour, ne se trouvera plus.

SARDARIGUE

Allons, votre parti, ne trouvera personne.

SYRA

Le Ciel l'embrassera, si le sort l'abandonne ; 840
Et veille avec trop d'yeux, sur l'intérêt des Rois,
Pour laisser outrager, la majesté des lois.

SARDARIGUE

C'est en son équité, que Syroës espère.

SYRA

Après s'être emparé, du trône de son père !

SARDARIGUE

Après que votre fils veut s'emparer du sien :
Mais j'obéis, Madame, et n'examine rien.

845

SYRA

Il faut que tout périsse, ou ma vengeance, traître,
M'apportera ta tête, et celle de ton maître.

SARDARIGUE

Le plus faible parti, prendra loi du plus fort ;
Mais de votre prison, il attend le rapport,
Madame, et vous voyez, qu'à mon bras qui balance,
Un reste de respect, défend la violence ;
J'ai peine à vous traiter, avec indignité,
Allons, épargnez-nous, cette nécessité.

850

SYRA

Il n'est pas merveilleux, qu'un sujet infidèle,
Écoute encor la foi, qui tremble, et qui chancelle,
Quand par un détestable, et perfide attentat,
Il veut blesser, en moi, tout le corps de l'État ;
Quand commis de l'État, sa rage se déploie,
Non, contre l'accusé, mais contre qui l'emploie ;
Tu tiens de Syroës, l'ordre de ma prison !

855

860

Le perfide a longtemps couvert sa trahison,
 Bien séduit des esprits, bien pratiqué des traîtres,
 Et longtemps envié, le pouvoir de ses Maîtres,
 La brigue d'une ville, et de toute une Cour, 865
 N'est pas l'effort, d'un homme, et l'ouvrage d'un jour.
 Tels à qui par pitié, j'ai fait laisser la tête,
 Auront dessus la mienne, ému cette tempête ;
 Mais si cette vapeur, s'exhale, en éclatant,
 Si le sort peut changer, comme il est inconstant ! 870
 Les bourreaux laisseront, de cette perfidie
 Une si mémorable, et triste tragédie,
 Que jamais faction, ne naîtra sans trembler,
 Et craindre le revers, qui pourra l'accabler.

SARDARIGUE

Je laisse à la fortune à disposer des choses, 875
 Mais l'heure...

SYRA

Approche, viens, traîne-moi, si tu l'oses ;
 Et si le nom qu'hier, je te vis adorer,
 N'a plus rien aujourd'hui, qu'il faille révéler ;
 Foule aux pieds tout respect, traîne, et n'attends pas traître ; 880
 Que je doive obéir, aux ordres de ton Maître ;
 Et d'un coeur abattu, consentir ma prison ;

SCÈNE III

Syroës, Gardes, Parmyras, Syra, Sardarigue, Gardes.

SYROËS

Trêve d'orgueil, Princesse, il n'est plus de saison ;
La grandeur qui n'est plus, n'est plus considérée ;
Reine (quand vous l'étiez) je vous ai révérée ;
Sujette, c'est à vous, à révéler les Rois,
Et quand je vous commande, obéir à mes lois ?

885

SYRA

Perfide, après ma place, en mon trône usurpée !

SYROËS

Après ma place, au mien, justement occupée ;

SYRA

Vôtre, un père vivant ! et pendant que je vis !

890

SYROËS

Mien, quand vous prétendez, y placer votre fils.

SYRA

Si le Sceptre est un faix, que le Roi lui dépose.

SYROËS

Si la loi de l'État, autrement en dispose !

SYRA

Le Roi n'étant point mort, vous n'avez point de droit.

SYROËS

Quittant le nom de Roi, c'est à moi qu'il le doit.

895

SYRA

Il croit servir l'État, par cette préférence.

SYROËS

L'État, de l'un, et l'autre, a fait la différence.

SYRA

Appelez-vous l'État, Pharnace et Palmyras !

SYROËS

Quand on m'a voulu perdre, ils m'ont tendu les bras.

SYRA

Et donné les conseils, dont ils vous empoisonnent.

900

SYROËS

Il ne me prend point mal, des avis qu'ils me donnent.

PALMYRAS

Sire, l'ordre n'est point, de tant parlementer,
Avec des criminels, qu'on prescrit d'arrêter.

SYRA

Criminels, insolents ?

PALMYRAS

Les injures, Madame,
Sont dans le désespoir, les armes d'une femme ;
Et nous font moins de mal, que de compassion.
Sardarigue, achevez, votre commission.

905

(Sardarigue l'emmène avec les Gardes.)

SYRA À SARDARIGUE

Allons, délivre-moi, de ces objets funestes,
Ces horreurs de mes yeux, ces odieuses pestes,
N'importe où je les fuie, ils me sont plus affreux,
Que le plus noir cachot, qui m'éloignera d'eux,
Allons.

910

SYROËS

Mon règne naît, sous de tristes auspices,
Si je lui dois, d'abord, du sang, et des supplices.

915

PALMYRAS

D'un trône, où l'on se veut établir sûrement,
Le sang des ennemis, est le vrai fondement ;
Il faut de son pouvoir, d'abord montrer des marques,
Et la pitié, n'est pas la vertu des Monarques ;
Du droit qu'on vous ravit, tout le Camp est jaloux,
Les voix nommant son fils, tous les coeurs sont pour vous,
Il faut vaincre, ou périr, en ce fameux divorce,

920

Héritier de Cyrus, héritier de sa force,
 Qui rendit ce grand Roi, si craint, et si puissant,
 Que les fameux proscrits, de son règne naissant ; 925
 Chaque chef des quartiers, vous répond de la ville,
 Pharnace, et Vayrac, traitent avec Émile ;
 J'ai mis en liberté, les prisonniers Romains,
 Tout est calme au Palais, la Reine est en vos mains ;
 Peu de chose vous reste, et l'arrêt de deux têtes, 930
 Met la vôtre à couvert, de toutes ces tempêtes ;
 Leur perte vous conserve ; et c'est à cet effort,
 Qu'il vous faut éprouver, et qu'il faut être fort ;
 Qu'il faut d'un vigueur, mâle, et plus que commune,
 Aider les changements, qu'entreprend la fortune. 935

SYROËS

J'aurais d'autres rigueurs, pour d'autres ennemis ;
 Mais je sens, quoique Roi, que je suis encore fils.

PALMYRAS

D'un père, qui pour vous, ne sent plus qu'il est père,
 Qui ne reconnaît plus de fils, que votre frère,
 Et pour vous en frustrer, l'admet en vos États. 940

SYROËS

La raison est pour moi, mais le sang ne l'est pas,
 Quelle fatalité, de devoir par un crime,
 Me conserver un droit, qui m'est si légitime,
 Mais ces raisonnements, enfin sont superflus,
 Je me plains, seulement, et ne consulte plus ; 945
 Je regrette d'un père, ou la perte, ou la fuite,
 Mais ce regret, n'en peut empêcher la poursuite ;
 Hors du trône, mes jours n'ont plus de sûreté,

Tout mon salut consiste, en mon autorité ;
 Au lieu, qu'avant l'affront, que ce mépris me livre, 950
 Je vivais pour régner, il faut régner pour vivre,
 Et je ne puis parer, que le sort à la main,
 Les redoutables traits, de mon sort inhumain ;
 Revoyez les quartiers, et soignez que la ville,
 Dans ce grand changement, nous soit un sûr asile. 955

PALMYRAS

Vous armant de vertu, tout succédera bien.

(Palmyre sort.)

SYROËS

Assurez-vous, des chefs, et ne négligez rien.
 Cependant que je dompte un reste de faiblesse,
 Qui dans mon coeur ; encor, souffre quelque tendresse.

SYROËS SEUL *(continue)*

Que tu m'aurais, ô sort ! Dans un rang plus obscur, 960
 Fait goûter un repos, bien plus calme, et plus pur ;
 Les pointes des brillants, qui parent les couronnes,
 Figurent bien, cruel, les soins, que tu nous donnes,
 Et ce vain ornement, marque bien la rigueur,
 De poignantes douleurs, qui nous percent le coeur ; 965
 Celle qu'on veut m'ôter, à peine est sur ma tête,
 Mais Dieux, à quel combat, faut-il que je m'apprête.

SCÈNE IV

Narsée, Syroës, Gardes.

NARSÉE

Apprenez-moi, Seigneur, le nom que je vous dois !
Parlai-je à mon amant, où parlai-je à mon Roi ?
Et voyant votre gloire, au point, où je souhaite, 970
Suis-je votre Maîtresse, ou bien votre sujette !
Quels devoirs, vous rendrai-je, en cet état pompeux !
Vous dois-je mon hommage, où vous dois-je mes vœux ?
Apprenez-moi mon sort, et par nos différences,
Régulant nos qualités, réglez mes déférences. 975

SYROËS

Votre sort est le mien, notre amour l'a réglé,
Et le bandeau Royal, ne l'a point aveuglé ;
Vos lois, font mes destins, et ce cœur ne respire,
Qu'une sujétion plus chère qu'un Empire,
J'estime également, ma couronne, et vos fers, 980
Je règne, ma princesse, et régissant je vous sers ;
L'État me fait son Roi, l'amour vous fait ma Reine,
Je suis son souverain, et vous ma souveraine ;
Et mon pouvoir, accru, que le titre de Roi,
N'altère point, celui, que avez sur moi. 985
Voilà nos qualités.

NARSÉE

Quelle aveugle colère,
Vous fait donc oublier, que la Reine est ma mère ?

SYROËS

La colère, Princesse, ou plutôt la raison,
Qui me fait de mon père, ordonner la prison, 990
Quelque rang, ou la Perse, aujourd'hui nous contemple,
Nous ne pouvons régner, sans ce fameux exemple ;
Nous ne pouvons, sans lui, jouir de notre amour ;
Nous ne pouvons sans lui nous conserver le jour,
Il faut que la nature, ou la fortune cède, 995
L'une nous est contraire, et l'autre nous succède,
Le mal qu'on veut guérir, ne se doit point flatter,
Et ce sont nos bourreaux, que je fais arrêter.

NARSÉE

Nos bourreaux, les auteurs du jour qui nous éclaire !

SYROËS

Les auteurs de l'affront, qu'ils nous ont voulu faire. 1000

NARSÉE

Un Empire, vaut-il, cette inhumanité !

SYROËS

Vaut-il, nous menacer de cette indignité ?
Et qu'un père aveuglé, destine pour victime,
À son usurpateur, son maître légitime ;
Le pouvoir, tombe mal, en des coeurs abattus ; 1005
Avec le nom de Rois, prenons-en les vertus ;
Jusques dans notre sang, exterminons le crime,
Mais réprimons, sur tout, le mal qui nous opprime ;
Dois-je encor du respect, à qui veut m'arrêter ?

Et lui suis-je obligé, du jour qu'il veut m'ôter ? 1010
 Le suis-je à votre mère, à qui je fais ombrage ?
 Et qui met tout crédit, et tout soin en usage,
 Pour me frustrer d'un droit, que le sang m'a donné,
 Et m'en ayant exclus, voir le sien couronné ?
 Vous êtes souveraine, et Syra criminelle, 1015
 Voyez, de qui des deux, vous prendrez la querelle,
 D'une mère arrêtée, ou d'un amant tout prêt
 D'ouïr ses ennemis, prononcer son arrêt,
 Et sur un échafaud, envoyer une tête,
 Dont vos yeux, ont daigné d'avouer la conquête. 1020

NARSÉE

Redoutez-vous plus rien ? Et vos soins providents,
 N'ont-ils pas su prévoir, à tous les accidents,
 Que vous peut susciter le courroux d'une femme ?

SYROËS

Tel, peut-être, nous rit ; qui nous trahit dans l'âme ;
 Et cherche un mécontent, à qui prêter le bras, 1025
 Pour des séditions, et des assassinats ;
 Sur quelque fondement, qu'elle soit appuyée,
 L'autorité naissante, est toujours enviée ;
 Et souvent à leur foi, les peuples renonçants,
 Aiment ceux affligés, qu'ils ont haïs puissants. 1030

NARSÉE

Une Reine en des fers, n'est donc pas affligée ?

SYROËS

Elle n'est pas en lieu, d'en être soulagée ;

Et de mettre en usage, un reste de pouvoir
Qui pourrait pratiquer leur servile devoir.

NARSÉE

N'attends point de succès, ô prière importune ! 1035
Je ne suis plus maîtresse, où règne la fortune ;
L'amour n'a plus d'Empire, où l'intérêt en prend,
Ne considérez rien, l'État vous le défend ;
Il lui faut immoler, toute votre famille,
Du moins, avec la mère, il faut perdre la fille ; 1040
Nous ne sommes qu'un sang, et un coeur séparé,
Je pourrais achever, ce qu'elle a préparé,
D'un frère contre vous, épouser la querelle,
Dedans votre débris, m'intéresser comme elle ;
Saper les fondements de votre autorité, 1045
Et renverser le trône, où vous êtes monté.
Si ces yeux vous ont plu, gardez que de leurs charmes,
Contre votre pouvoir, je ne fasse des armes,
Et n'en achète l'offre, et d'un coeur, et d'un bras
Qui m'osent immoler vos jours, et vos États, 1050
Prévenez, sans égard, tout ce qui vous peut nuire,
Averti, détruisez ce qui vous peut détruire,
Craignez l'aveuglement, d'un amour irrité,
Et ne considérez, que votre sûreté.
Voudriez-vous m'obliger, d'aimer mon adversaire, 1055
Souffrirai-je en mon lit, l'assassin de ma mère ?
Pourrais-je sans horreur, avec son ennemi,
Partager un pouvoir, par son sang affermi ?
Gardes, emmenez-moi, son salut vous l'ordonne,
Sauvez de ma fureur, sa vie, et sa couronne ; 1060
Hélas ! à quoi, Nature, obligent tes respects,
Qu'il faille à mon amant, rendre mes vœux suspects !
Et pour en obtenir, ou ma perte, ou ta grâce,

Contre ce que j'adore, employer la menace ?
 Par ces transports, Seigneur, jugez de mes douleurs,
 J'aurais plus obtenu, du secours de mes pleurs ;
 Mais un extrême ennui, n'en est guère prodigue.

1065

SYROËS

Gardes, suivez Madame, Et cherchez Sardarigue,
 Qu'il obéisse aux lois, qu'elle lui prescrira.
 Et surtout, qu'en ses mains, il remette Syra ;
 Allez.

1070

NARSÉE

Cette faveur, vous coûte trop de peine,

SYROËS

Non, non, je m'abandonne, aux fureurs de la Reine,
 Et ne regarde plus, ni le droit qui m'est dû,
 Ni le rang que je tiens, que comme un bien perdu ;
 Je vous préfère aux Dieux, dont les bontés prospères,
 M'ont voulu conserver, le trône de mes pères ;
 Vous m'en voulez priver, il vous faut obéir,
 Et d'un respect aveugle, avec moi vous trahir,
 Je n'ai qu'un seul regret, que mon amour extrême,
 En hasardant mes jours, se hasarde lui-même,
 Et qu'au point du succès, dont je flattais mes vœux,
 L'heur de vous posséder, me deviennent douteux,

1075

1080

NARSÉE

Quoi que vous hasardiez, je cours même aventure,
 Nous aurons même couche, ou même sépulture ;
 De vos vœux, vif, ou mort, je vous promets le prix.

1085

L'hymen joindra nos corps, ou la mort nos esprits,
 Mais, si vous en daignez, croire un amour extrême,
 Je vous réponds du jour, du trône, et de moi-même,
 J'observerai la Reine avecques tout le soin
 Qu'exigeront les lieux, le temps, et le besoin,
 Et j'ose vous promettre, un bouclier invincible,
 En la garde d'un coeur, surveillant, et sensible,
 Qui de vos ennemis, vous parera les coups,
 Ou qu'il faudra percer, pour aller jusqu'à vous.

1090

1095

SYROËS S'EN ALLANT D'UN AUTRE CÔTÉ

Réglez à votre gré, la fortune publique,
 Usez, comme il vous plaît, d'un pouvoir tyrannique ;
 Consommez en ce coeur, sur qui vous l'exercez,
 Il le faut bien souffrir, Gardes, obéissez.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Syroës, Artanasde.

SYROËS LISANT UN BILLET

Ce billet est un gage, à votre Majesté, 1100
Qu'elle peut avec confiance,
Donner à son porteur, une entière créance,
Et s'assurer sur moi, de sa fidélité.
Palmyras.

SYROËS CONTINUE

Qu'est-ce Artanasde ? 1105

(Lui montrant le poignard et le poison.)

ARTANASDE

Ha Sire ! à la seule pensée,
De ce fatal rapport, j'ai l'âme encor glacée ;
Pour l'exécution, d'un complot odieux,
La Reine, sur mon bras, a pu jeter les yeux ;
Vous croyant arrêté, cette fière adversaire, 1110
M'a commis par ma soeur, un présent à vous faire,

Pour vous voir immoler, à son ressentiment,
Ou pour votre refus, en être l'instrument,
Ce fer, ou ce poison.

SYROËS

Ô détestable femme !

1115

ARTANASDE

De vos jours innocents, devait couper la trame ;

SYROËS

Ô Dieux !

ARTANASDE

Et j'en ai l'ordre, à dessein accepté,
Craignant qu'un autre bras, ne l'eût exécuté ;
Elle a pressé ma soeur, avec toute l'instance,
Qui pouvait ébranler, la plus ferme constance,
Et nous devons, pour prix de ce grand attentat
Avoir si bonne part, aux emplois de l'État,
Que nous eussions pu tout, et qu'après sa personne,
Nul, n'eût tenu de rang, plus près de la Couronne ;
Mais ma soeur, opposant à cette ambition
La louable terreur, d'une noire action,
(Et frémissant d'horreur, d'une telle injustice)
N'a que pour l'abuser, accepté cet office ;
J'ai d'une même horreur, ce dessein détesté,
Et l'avis important à votre Majesté,
(Dont je connais, qu'enfin, la Perse doit dépendre)
J'ai cherché Palmyras, pour venir vous l'apprendre ;
Mais travaillant ailleurs, il s'en est défendu,

1120

1125

1130

Par le mot de sa main, que je vous ai rendu.

1135

SYROËS

Artanasde, croyez, que ma reconnaissance,
 Ne cessera jamais, qu'avecques ma puissance ;
 Et que je saurai mieux, reconnaître un bienfait,
 Que Syra n'a promis de payer un forfait ;
 Gardez ces instruments, d'une implorable haine,
 Qui n'a plus de ressource, et que nous rendrons vaine ;
 Si les Dieux, ennemis, de tels persécuteurs,
 Des intérêts des Rois, sont encore protecteurs ;
 Ô redoutable esprit, ô marâtre cruelle !
 Trop pieuse Narsée, et mère indigne d'elle !

1140

1145

ARTANASDE

Non pas mère, Seigneur, et j'ai sur ce propos,
 Un secret, qui regarde encore votre repos.

SYROËS

Quel secret, Artanasde ? éclairez-m'en, de grâce.

ARTANASDE

Puisque le sort de Perse, a pris une autre face ;
 Sachez un accident, heureux pour votre amour,
 Que plus de vingt Soleils, n'ont osé mettre au jour ;
 Et dont la vérité fera voir que Narsée,
 Au parti de Syra, n'est point intéressée.

1150

SYROËS

Ô Dieux !

ARTANASDE

Quand d'Abdenede, encore en son matin, 1155
 Une troisième course, eût tranché le destin ;
 Tôt après, de sa mort, la tristesse bannie,
 Fit penser Cosroës, au sceptre d'Arménie ;
 Il proposa d'armer, son dessein fut conclu,
 De vous dire le reste, il serait superflu ; 1160
 Il suffit qu'un hymen, joignit les deux couronnes,
 Et que l'âge, le rang, et l'état des personnes,
 Trouvèrent en Syra, tant de conformité,
 Que l'hymen, et la paix, ne furent qu'un traité ;
 Suffit qu'on sait encor, que dans votre famille, 1165
 La veuve de Sapor, n'apporta qu'un fille.
 En sa plus tendre enfance, et dont les jours naissants,
 À peine avaient vu poindre, et remplir six croissants.
 Et qu'enfin, notre bonne ou mauvaise aventure,
 Au souci de ma soeur, commit sa nourriture ; 1170
 Mais ce cher gage, à peine, en sa garde reçu,
 (Et voici, du secret, ce qui n'était point su ;)
 D'une convulsion, l'atteinte inopinée,
 De cette jeune fleur, trancha la destinée ;
 Pour lors à Palmyras, le sort m'avait donné, 1175
 Ou ma soeur m'abordant, d'un visage étonné ;
 Ha mon frère, en quel lieu, (me dit-elle avec peine,)
 Me mettrai-je à couvert, du courroux de la Reine ?
 Hélas, Narsée est morte, elle vient d'expirer,
 Là, Palmyras entrant, et l'oyant soupirer, 1180
 N'a pas si tôt appris le mal qui la possède,
 Qu'à l'instant, de ce mal, il trouve le remède ;
 Et se voyant pour lors, une fille au berceau,
 Éprouvez nous dit-il, si son sort sera beau,
 Laissons faire le temps, et voyons l'aventure, 1185
 D'un jeu, de la fortune, avecques la nature ;

Narsée et Sydaris, se ressemblaient si fort,
 Qu'outre que leur visage, avaient bien du rapport,
 La ressemblance encor, et du poil, et de l'âge,
 Par bonheur, répondait à celle du visage ; 1190
 Pour achever, enfin, le soin de Sydaris,
 Sous le nom de Narsée à ma soeur fut commis ;
 Palmyras, d'autre part, sous le nom de sa fille,
 Inhumant la princesse, abusa sa famille,
 Et voit en ce jeune astre éclater des appas, 1195
 Dont vingt ans, ont fait croire, et pleurer le trépas.

SYROËS

Ô Dieux, si ce rapport, n'abuse mon oreille,
 Qu'ai-je, à vous demander, après cette merveille !
 Le reproche était juste, aux bouches de la Cour,
 Que le sang de Syra, m'eût donné de l'amour ; 1200
 Et son aversion, pour moi si naturelle,
 Ne me pouvait souffrir, d'aimer rien qui vint d'elle ;
 Mon coeur était trop bon, pour en être surpris,
 Dans mon aveuglement, il ne s'est point mépris ;
 Il n'a rien fait de lâche, et contre ma pensée, 1205
 N'aimait rien de Syra, quand il aimait Narsée,
 Mais sur ce seul rapport, te puis-je ajouter foi,

ARTANASDE

Si les respects, qu'on doit, aux oreilles d'un Roi ;
 Si la sincérité d'une âme assez loyale,
 Pour avoir tant vécu, dans la maison Royale ; 1210
 Si la foi de ma soeur, celle de Palmyras,
 Qui d'un injuste joug, retire vos États ;
 Si m'être désisté, du parti de la Reine,
 Dont loin d'exécuter, j'ai détesté la haine ;
 Et si ma vie, enfin, que j'ose hasarder, 1215

Ne suffisent, Grand Prince, à vous persuader,
Sur ce débile corps, éprouvez les tortures,
Vous n'en tirerez pas, des vérités plus pures ;
Quinze lustres, et plus, ont dû prouver ma foi.

SYROËS

Quelles grâces, bons Dieux ! et quel heur je vous dois,
Et toi, qui rends le calme, à notre amour flottante,
Artanasde, tes biens, passeront ton attente ;
Et feront envier, l'éclat de ta maison,
Allons, et garde-moi, ce fer, et ce poison.

1220

SCÈNE II

Sardarigue, Syroës, Gardes, Artanasde.

SARDARIGUE

Sire, votre grandeur, ne trouve plus d'obstacles ;
Chaque heure, chaque instant, vous produit des miracles ?
Et le traité de paix, qu'Émile a consenti,
Engage Héraclius, dedans votre parti ;
Mais une autre nouvelle, et bien plus importante,
Qui peut-être, Seigneur, passera votre attente,
Est que tous les soldats, d'un même coeur unis,
Amènent prisonniers, Cosroës, et son fils.

1225

1230

SYROËS

Cosroës ! Dieux ! je tremble ! et malgré ma colère,
À ce malheureux nom, connais encor mon père ;
Mais, pour se saisir d'eux, quel ordre a-t-on suivi ;

1235

SARDARIGUE

Nul, que le zèle ardent, dont tous vous ont servi ;
À peine un bruit confus, de quelque voix forcées,
Proclamant Mardesane, a flatté leurs pensées,
Et les coeurs des soldats, assez mal expliqués,
Que Sandoce, et Pacor, par mes soins pratiqués, 1240
Soulevant les deux Corps, que chacun d'eux commande,
Voyons, (nous ont-ils dit) le Roi, qu'on nous demande ;
Mardesane, à ce mot, pâle, transi d'effroi,
À peine encor régnant, a cessé d'être Roi,
Sandoce, s'est d'abord, saisi de sa personne, 1245
Cosroës s'est ému, quelque alarme se donne ;
Mais tous deux arrêtés, on cesse, et sur le champ,
Un, Vive Syroës, s'étend par tout le Camp.
Et témoignant pour vous, des ardeurs infinies,
Vous a, comme les voix, les volontés unies ; 1250
Admirez, quel bonheur, conduit notre projet ?
Deux Rois n'ont dans le Camp, trouvé pas un sujet ;
L'alarme s'est éteinte, aussitôt qu'allumée,
Et votre nom, tout seul, a mû toute l'armée ;
Pharnace les amène, et tout le camp qui suit, 1255
Vient de ce zèle ardent, vous demander le fruit ;

SYROËS PLEURANT

Que votre faste est vain, ô grandeurs souveraines,
S'il peut si tôt changer, des Sceptres, en des chaînes.

SARDARIGUE

Goûtez mieux la faveur d'un changement si prompt,
N'en soyez pas ingrat, aux Dieux, qui vous la font. 1260

SYROËS

Sardarigue, souffrez, que ma douleur vous marque,
Les sentiments d'un fils, parmi ceux d'un Monarque ;
Et plaigne un père aux fers, qui régnait aujourd'hui ;

SARDARIGUE

Il vous a plus produit, pour l'État que pour lui ;
Considérez son crime, et non pas sa misère, 1265
Et père de l'État, ne plaignez point un père ;
À qui laisse languir, l'effet d'un grand dessein,
Le temps peut arracher, les armes de la main ;
Et les faire passer, en celle du coupable ;
Quand de le prévenir, on s'est fait incapable ; 1270
Le fera-t-on entrer ?

SYROËS PLEURANT

Attendez, laissez-moi,
Reprendre auparavant des sentiments de Roi,
Puisqu'il faut étouffer la pitié qui me reste,
Laissez-moi préparer, à ce combat funeste, 1275
Ou, contre les conseils, de mon ambition,
Mon sang, sans l'avouer, prend sa protection.
Puis-je sans crime, hélas, lancer ce coup de foudre ;
Condamné par mes pleurs, quel Dieu pourra m'absoudre ?

SARDARIGUE

Ces faiblesses, Seigneur, démentent votre rang. 1280

(Il sort.)

SYROËS

Pour les faire cesser, faites taire mon sang,
Contre ses mouvements, ma résistance est vaine ;
Tenez-les quelque temps en la chambre prochaine,
Tandis qu'à la rigueur, dont je leur dois user,
1285 Contre mes sentiments, je me vais disposer,
Tandis qu'à les haïr, mon âme se prépare,
Et que je m'étudie, à devenir barbare ;
Un tyran détestable, un maudit intérêt,
Ô père infortuné, demande ton arrêt ;
1290 J'ai son autorité, vainement combattue,
Et l'or de ta couronne, est le fer qui le tue.

SARDARIGUE SEUL;

Que ton droit, absolu, sur tout ce que nous sommes,
Est, comme aux plus petits, fatal aux plus grands hommes ?
Tout meut par ton caprice, et rien dans l'Univers,
1295 Ne se peut dire, ô sort, exempt de tes revers.

SCÈNE III

Narsée, Gardes, Sardarigue.

NARSÉE

Suivez-moi, Sardarigue, et délivrez la Reine.

SARDARIGUE

Par votre hymen futur, je vous crois souveraine ;
Et sans l'examiner, recevrais cette loi ;
Mais, ce dessein, Madame, importe trop au Roi,

Pour...

1300

(Palmyras entre.)

UN GARDE

J'en apporte l'ordre, et je viens vous l'apprendre

SCÈNE IV

Palmyras, Narsée, Sardarigue, Gardes.

PALMYRAS

J'en apporte un contraire, et viens vous le défendre ;

NARSÉE

Me connaissez-vous, Prince ?

(Sardarigue s'en va.)

PALMYRAS

Oui, Madame, et connais,

Ce que vous me devez, et ce que je vous dois ;

1305

Mais, il n'est pas de saison de m'ouvrir davantage.

NARSÉE

L'État, de vos conseils, tire un grand avantage ;

Le trouble qui l'agite, et que vous y semez,

Et les puissants partis, que vous avez formés,

Ont fait naître un divorce en la maison Royale,

1310

Qui part d'un zèle ardent ? et d'une âme loyale !

PALMYRAS

Ce divorce, vous monte, en un si haut degré,
Que vous serez ingrate, ou vous m'en saurez gré.

NARSÉE

La Reine étant aux fers, toute grandeur m'est vaine.

PALMYRAS

L'État, ne connaît plus, et n'a que vous de Reine.

1315

NARSÉE

Vos devoirs, en effet, me le montrent assez !

PALMYRAS

Je vous en ai rendu, plus que vous ne pensez.

NARSÉE

Entre autres, ce dernier, prouve fort votre zèle.

PALMYRAS

Vous saurez quelque jour, si je vous suis fidèle.

NARSÉE

Si l'on craint pour le Roi, je réponds de ses jours.

1320

PALMYRAS

J'en réponds, sans vos soins, et sans votre secours.

NARSÉE

J'admire, quelle ardeur, son salut vous excite !

PALMYRAS

Le temps vous en fera connaître le mérite.

NARSÉE

J'ai malgré mon courroux, du respect pour le Roi.

PALMYRAS

Quand vous me connaîtrez, vous en aurez pour moi !

1325

NARSÉE

Quel objet de respect, l'ennemi de ma mère !

PALMYRAS

Votre mère, plutôt, m'a toujours été chère !

NARSÉE

Vous la faites, du moins garder avec grand soin.

PALMYRAS

Je m'expliquerai mieux, quand il sera besoin.

NARSÉE

Enfin, tout mon crédit, ô déplorable Reine,
De vos persécuteurs, ne peut vaincre la haine ;
Et pour toute réponse, aux plaintes que je perds,

1330

On dit, qu'on vous chérit, quand on vous tient aux fers ;
Ô barbare amitié, qui produit le servage ?
Dont les pleurs sont un fruit, et les chaînes un gage.

1335

PALMYRAS

Ni la mort de Syra, ni sa captivité,
N'importe en rien, Madame, à votre Majesté ;

NARSÉE

Ha ! comment contenir, la douleur qui m'emporte.
La prison de Syra, ni sa mort ne m'importe.
Qui m'ose proposer, cette fausse vertu,
Dans les flancs d'une femme, a-t-il été conçu ?
On naissant, suça-t-il, au sein d'une Lionne,
Les cruels, sentiments, que mon malheur lui donne ?

1340

PALMYRAS

Votre ennui m'attendrit ; ô Nature, il est temps,
Que tu mettes au jour, un secret de vingt ans ;
Que tu sois révérée, au sang, où tu dois l'être,
Et qu'aux yeux de sa Fille, un Père ose paraître ?
Non, ma Fille, (d'abord, ce nom vous surprendra,)
Vous n'avez point de part, aux malheurs de Syra ;
Et si j'obtiens de vous, un peu de confiance...

1345

1350

SCÈNE V

Artanasde, Palmyras, Narsée.

ARTANASDE

Seigneur, on vous souhaite, avec impatience,

On voit l'esprit du Roi, si fort irrésolu,
 Qu'il change à chaque instant, tout ce qu'il a conclu ;
 Ayant vu, Cosroës, dedans sa frénésie,
 Une si vive alarme, a son âme saisie,
 Qu'en son inquiétude, incertain et confus,
 En mois que d'un moment, il veut, et ne veut plus ;
 Tous vos travaux sont vains, si réduit à ce terme,
 Son esprit, ne reprend, une assiette plus ferme ;
 Et l'on attend, Seigneur, cet effort que de vous.

1355

1360

(Parlant à Narsée.)

PALMYRAS

De nos têtes, ô Ciel, détourne ton courroux !
 Sauve un Roi trop pieux, de sa propre faiblesse,
 Et ceux, qu'en son parti, sa fortune intéresse ;
 Voyons le Roi, Madame, Artanasde, et sa soeur,
 Achèveront pour moi, de vous ouvrir mon coeur ;
 Et moins intéressés, me feront mieux entendre.

1365

(Bas.)

NARSÉE S'EN ALLANT

Dieux ! Quel est cette énigme, et qu'y puis-je comprendre !
 Quel jour puis-je tirer, de tant d'obscurité !
 Et quelle foi, devrai-je, à cette vérité ?

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Syra, Sardarigue, Gardes.

(Syroës, Palmyras et Pharnace entrent, et l'écoutent.)

SYRA

Moi, lâche ? Moi, le craindre, au point de le prier, 1370
Moi, qui porte un coeur libre, en un corps prisonnier !
Moi, de quelque terreur, avoir l'âme saisie,
Après que sous mes lois j'ai vu trembler l'Asie,
Et qu'on a vu mon sang, fertile en Potentats,
Avec tant de splendeur, régner sur tant d'États ! 1375
Après le vain effort de la rage, et des armes,
Tenter pour le toucher, des soupirs et des larmes,
Que mon fils dépendit, devant donner la loi,
Et qu'il vécut sujet, ayant pu mourir Roi !
Ma rage est avortée, et mon attente est vaine. 1380
Mais, quoique sans effet, j'ai témoigné ma haine ;
Un Ministre effrayé, ne l'a point attaqué,
Mais, j'ai toujours, armé le bras qui l'a manqué ;
Et l'honneur de mourir, au moins son ennemie,
De la mort, que j'attends, ôtera l'infamie ; 1385
Si pour ce qu'à mes yeux, il reste de clarté,
J'avais à souhaiter un peu de liberté,

Ce serait, pour pouvoir mourir son homicide ;
Et si je l'attaquais, d'un bras mol, et timide,
Comme ce lâche coeur, que j'avais pratiqué,
Il se pourrait vanter, que je l'aurais manqué.
Mais...

1390

SCÈNE II

Syroës, Palmyras, Pharnace, Syra, Sardarigue, Gardes.

SYROËS (*assis*)

Nous venons pourvoir, contre la violence,
Et de votre furie, et de votre insolence.
Hé bien, Madame !

1395

SYRA

Hé bien, traître, te voilà Roi ?
La pointe de mes traits, a tourné contre moi ;
Et par où j'ai voulu, mettre un fils à ta place,
Je te mets en la mienne, et m'acquiets ta disgrâce,
J'ai fait plus, j'ai tenté pour le coup de ta mort,
Par le bras d'un des miens, un inutile effort ;
J'ai, si tu l'as ouï, souhaité ma franchise,
Pour, de ma propre main, en tenter l'entreprise ;
Ne t'en étonne pas, le jour m'est à mépris ;
J'ai juré de périr, ou voir régner mon fils ;
Et si la liberté m'étais encor offerte,
J'emploierais pour lui, tout l'usage à ta perte ;
Est-ce assez ? les témoins sont ici superflus,
Mon procès est bien court, prononce là-dessus.

1400

1405

SYROËS

J'admire ce grand coeur, et nous devons, Madame, 1410
Un renom mémorable, à cette force d'âme ;
Vous avez dans l'État, avec ce grand courroux,
Fait de grands changements, mais funestes pour vous.

SYRA

Je considère peu, ce qui m'en est funeste ?
Tout le mal qui m'en vient, est le bien qui t'en reste ; 1415
Je plaindrais peu la vie, et mourrais sans effort,
Si sujet de mon fils, tu survivais ma mort ;
Ou si de tes destins, j'avais tranché la trame.

SYROËS

C'étaient de grands desseins, pour la main d'une femme ;
Et qui méritaient bien, d'en délibérer mieux, 1420
Qu'avec l'ambition qui vous cillait les yeux ;
Il faut, ou plus de force, ou plus d'heur qu'on n'estime,
Pour exclure d'un trône, un prince légitime ;
Les funestes complots, qu'on fait contre ses jours,
Peuvent avoir effet, mais ne l'ont pas toujours, 1425
Vous l'éprouvez, Madame, avec ce grand courage,
Qui pour me mettre à bas, a tout mis en usage,
Avec tout cet effort, qu'avez-vous avancé ?
Sur qui tombe ce foudre ? où l'avez-vous lancé ?
Sur la tête, où vos mains, portaient mon Diadème, 1430
Sur celle de mon père, et sur la vôtre même ;
Par quel aveuglement, n'avez-vous pas jugé,
Qu'ayant des Dieux au Ciel, j'en serais protégé ?
Doutez-vous, que l'objet, de leurs soins plus augustes,
Est l'intérêt des Rois, dont les causes sont justes ? 1435

SYRA

Ils l'ont mal témoigné, quittant notre parti,
Et souffrant pour le tien, ce qu'ils ont consenti ;
Mais qu'ils veillent, ou non, sur les choses humaines,
Au fait dont il s'agit, ces questions sont vaines ;
Prononçant mon arrêt, chasse-moi de ces lieux,
Tyran, délivre-moi, de l'horreur de tes yeux ;
Chaque trait m'en punit, chaque regard m'en tue,
Et mon plus grand supplice, est celui de ta vue.

1440

(Il parle aux Satrapes.)

SYROËS

Il vous faut affranchir, d'un si cruel tourment ?
Princes, délivrez-l'en par votre jugement.

1445

SYRA

Délibère cruel, consulte tes Ministres,
Nos malheurs sont le fruit, de leurs avis sinistres ;
Ce reste de proscrits, échappés aux bourreaux,
Ne pouvait s'élever, que dessus nos tombeaux ;
Et ne peut recouvrer, que par notre disgrâce,
Dans le gouvernement, les rangs, dont on les chasse ;
Ils ont grand intérêt, en la mort que j'attends,
Ne crains point, leurs conseils iront où tu prétends ;
Hé bien perfide ! lâches suppôts de traîtres,
Qu'avez-vous résolu, mes Juges, et mes Maîtres ?

1450

1455

SYROËS LUI MONTRANT LE POIGNARD ET LE POISON

(qu'un Garde lui baille)

On m'a de votre part, apporté ces présents.

SYRA

Hé, bien ?

SYROËS

Les trouvez-vous, des témoins suffisants,
Ou s'il faut autre chose, afin de vous confondre ?

SYRA

Quand j'ai tout avoué, je n'ai rien à répondre ; 1460
Je prends droit par moi-même, et mon plus grand forfait,
Est, non d'avoir osé, mais osé sans effet.

SYROËS

Les instruments du mal, le seront du supplice,
Choisissez l'un des deux, et faites-vous justice ;

SYRA

C'est quelque grâce, encor, je n'osais l'espérer ; 1465
Je choisis le poison, fais-le moi préparer ;
Je l'estimerai moins, un poison, qu'un remède,
Que je dois appliquer, au mal qui me possède ;
Le goût m'en sera doux, au défaut de ton sang,
Dont avec volupté, j'eusse épuisé ton flanc. 1470
Je préfère à la vie, une mort salutaire,
Qui me va délivrer, des mains d'un adversaire ;
Mais, joins une autre grâce, au choix de mon trépas,
Tyran, fais que mon fils, y précède mes pas,
Pour le voir par sa mort, exempt de l'infamie, 1475
De recevoir des lois, d'une main ennemie,
Vivant, de son crédit, tu craindrais les effets ;

SYROËS

Vos vœux sont généreux, ils seront satisfaits ;
Qu'il entre, Sardarigue, et remenez la Reine.

(Elle sort avec Sardarigue et les Gardes.)

SYRA SORTANT SUPERBEMENT *(et en furie)*

Reine est ma qualité, quand tu sais qu'elle est vaine !
Hier, j'étais ta Marâtre, et je tiens à grand bien,
De mourir aujourd'hui, pour ne t'être plus rien.

1480

PALMYRAS

Donnez au désespoir, ces reproches frivoles.

SYROËS

Elle est femme, elle meurt, et ce sont des paroles ;
Bien plus si l'intérêt, de mon autorité,
Me pouvait épargner cette sévérité,
À quoi que la vengeance, avec droit me convie,
Avec plaisir, encor, je souffrirais sa vie,
Et malgré tant d'effets de son aversion,
Préfèrerais sa grâce, à sa punition.

1485

1490

PALMYRAS

Remettant l'intérêt, qui touche sa personne,
Un Roi, ne peut donner, celui de la Couronne ;
Et s'il voit que l'État, courre quelque danger,
Est contraint de punir, s'il ne se veut venger ;
Sa justice, est le bien de toute la Province,
Ce qu'il pourrait sujet, il ne le peut pas Prince ;

1495

Et l'indulgence, enfin, qui hasarde un État,
Est le plus grand défaut, qu'ait un grand Potentat.

(On amène Mardesane.)

SYROËS

Le voici, tout son crime, est l'orgueil de sa mère,
Et mon ressentiment, soutient mal ma colère.

1500

SCÈNE III

Syroës, Mardesane, Sardarigue, Gardes, Palmyras, Pharnace.

SYROËS (continue)

Enfin, vous avez mal, observé mes avis,
Prince ! Il vous serait mieux, de les avoir suivis ;
Voyez, comme du sens, l'ambition nous prive,
Je vous ai bien prédit, ce qui vous en arrive,
Et qu'il vous importait, de ne m'épargner pas,
Si de ses faux brillants, gonflant trop les appas,
Vous vous laissiez gagner, aux conseils d'une mère,
Qui pour vous trop aimer, ne vous oblige guère ;
Enfin, suis-je avec droit, d'un Empire jaloux,
Et le sceptre de Perse, est-il un faix bien doux ?

1505

1510

MARDESANE

Pour avoir pu goûter, la douceur qui s'y trouve,
Il en eût fallu faire, une plus longue épreuve ;

SYROËS

L'acceptant, vous devez, vous consulter un peu ;

Ne vous doutiez-vous pas, qu'un Sceptre était de feu ?
Et qu'y portant la main, il vous serait nuisible ?

1515

MARDESANE

En effet, cette épreuve, en vous-même est visible,
Quand pour l'avoir touché, vous brûlez de courroux.

SYROËS

Mais, par quel droit, encor, vous en empariez-vous ?

MARDESANE

Par droit d'obéissance, et par l'ordre d'un père.

SYROËS

Contre un droit naturel, quel père m'est contraire ?

1520

MARDESANE

Quel ! le vôtre, et le mien, qui juge de son sang ;
À selon son désir, disposé de son rang.

SYROËS

Il a fondé ce choix, dessus votre mérite.

MARDESANE

Je n'ai point expliqué la loi, qu'il m'a prescrite !

SYROËS

Vous exécutez mal, la foi que vous donnez ;
Je vous la tiendrai mieux, que vous ne la tenez.

1525

MARDESANE

Généreux, j'aime mieux avouer une offense,
Que timide, et tremblant, parler en ma défense.

SYROËS

Juste, j'ai plus de lieu, de vous faire punir,
Que lâche, d'un affront, perdre le souvenir,

1530

MARDESANE

Vous en vengeance, au moins, vous n'aurez pas la gloire,
D'avoir été prié, d'en perdre la mémoire.

SYROËS

Vous avez trop de coeur !

MARDESANE

Assez, pour faire voir,
Une grande vertu, dans un grand désespoir.

1535

SYROËS

Mais, il se produit tard.

MARDESANE

Assez tôt, pour déplaire,
À qui brûlant d'orgueil, voit braver sa colère.
Si vous l'avez pu croire, indigne de mon rang,
Prince, vous faite injure à ceux de votre sang ;
Heureux, ou malheureux, innocent, ou coupable.
J'ai tous les sentiments, dont vous êtes capable,

1540

Et quand j'espérerais fléchir votre courroux,
 J'ai trop de votre orgueil, pour me soumettre à vous ;
 L'instant, que j'ai tenu, la puissance suprême, 1545
 Et que j'ai sur ce front senti ce Diadème,
 M'a donné, comme à vous, des sentiments de Roi,
 Qui ne se peuvent perdre, et mourront avec moi ;
 Ayant pu conserver, j'eusse eu peine à vous rendre,
 Le sceptre que sujet, j'ai hésité de prendre ; 1550
 Et Roi, j'ai reconnu, que la possession,
 Qui refroidit l'amour, accroît l'ambition ;
 Vous avez eu plus d'heur, comme plus de naissance,
 Et nous sommes tombés, dessous votre puissance ;
 Mais, encor étourdi, de ce grand accident, 1555
 Je garde, toutefois, un coeur indépendant,
 Et pour me conserver, le bien de la lumière,
 À votre vanité, plaindrais une prière.

SYROËS

Hé bien Prince, la mort, domptera cet orgueil !

MARDESANE

On ne peut mieux tomber, du trône, qu'au cercueil ; 1560
 L'ardeur de commander, trop puissamment convie,
 Pour me la faire perdre, en me laissant la vie ;
 Un coeur né pour régner, est capable de tout,
 Je n'excepterais rien, pour en venir à bout ;
 Pour accomplir en moi, les desseins de ma mère, 1565
 Pour venger ma prison, et celle de mon père ;
 Je vous ai respecté, dépouillé de vos droits,
 Je consentais à peine, à vous donner des lois :
 Et peut-être, eussé-je eu, la naissance assez bonne,
 Pour venir à vos pieds remettre ma couronne ; 1570
 Mais après le parti, que l'on nous a formé,

Et le sanglant complot, que vous avez tramé,
Au splendide mépris, des droits, de la nature,
Je ne vous cèle point, que si quelque aventure,
Remettait aujourd'hui, le sceptre entre mes mains ; 1575
Pour vous le rendre plus, tous respects seraient vains ;
Et dépouillant pour vous, tous sentiments de frère,
Je me ferais justice, et vengerais mon père ;
Voilà, tout le dessein, que j'ai de vous toucher,
Et tout ce qu'à ma peur, vous pouvez reprocher ; 1580
J'en laisse à décider, à votre tyrannie.

SYROËS

J'inclinai, à laisser, votre offense impunie ;
Mais vous vous opposez, avec trop de fierté,
Aux pieux mouvements, de cette impunité,
Et ménagez trop mal, le soin de votre tête, 1585
Ôtez-le, Sardarigue.

MARDESANE

Allons la voilà prête.

SYROËS

Et pour punir d'un temps, l'orgueil désordonné,
Des yeux, si désireux, de le voir couronné,
Faites ceux de Syra, témoins de ce spectacle. 1590

MARDESANE SORTANT AVEC SARDARIGUE

Allons, Règne, Tyran, règne, enfin, sans obstacle,
J'ai reçu de mon père, avecques son pouvoir,
Celui, d'aller trouver la mort, sans désespoir ;

SCÈNE IV

Syroës, Palmyras, Pharnaces, Gardes.

(À un garde.)

PALMYRAS

J'admire la vertu, qu'un sceptre vous apporte,
Vous le méritez, Sire, avec cette âme forte ; 1595
Et c'est en ce grand coeur, qu'on ne méconnaît plus,
L'héritier d'Artaxerce, et le sang de Cyrus ;
Vous vaincrez tout, grand Prince, en vous vainquant vous-même ;
Mais, il reste une épreuve, à cette force extrême,
Et c'est ici, qu'il faut montrer tout Syroës ; 1600
Garde, avec Sardarigue, amenez Cosroës.

SYROËS SE LÈVE *(et le Garde sort)*

Attends, Garde.

PALMYRAS

Seigneur, il vous est d'importance,
De joindre !

SYROËS

Ha ! C'est ici, que cède ma confiance ! 1605
Qu'interdit, qu'effrayé, je ne sens plus mon rang,
Et qu'en mon ennemi, j'aime encore mon sang.
Ô Nature !

PALMYRAS

Il s'agit d'une grande victoire,
Et rarement, Seigneur, on arrive à la gloire, 1610
Par les chemins communs, et les sentiers battus.

SYROËS

Ha ! j'ai trop pratiqué, vos barbares vertus,
Je ne puis acheter, les douceurs d'un Empire,
Aux dépends de l'auteur, du jour que je respire.

PHARNACE

Ce tendre sentiment, vous vient hors de propos ; 1615
Il faut de votre État, assurer le repos.

SYROËS

Je m'en démet, cruels, réglez, je l'abandonne ;
Et ma tête, à ce prix, ne veut point de couronne ;
Mon coeur, contre mon sang, s'ose, en vain révolter ;
Par force, ou par amour, il s'en fait respecter ; 1620
À mon père, inhumains, donnez un autre juge,
Ou dans les bras d'un fils, souffrez-lui un refuge ;
Ô toi, dont la vertu, mérita son amour !
Ma mère ? Hélas ! quel fruit, en as-tu mis au jour !
Que n'as-tu dans ton sein, causé mes funérailles, 1625
Et fait mon monument, de tes propres entrailles ?
Si je dois, ôter l'âme, et le titre de Roi,
À la chère moitié, qui vit encore de toi !
Régnerais-je avec joie, et bourreau de mon père,
Aurais-je, ni le Ciel, ni la terre prospère ? 1630
Pour cimenter mon Trône, et m'affermir mon rang,
Tarirais-je la source, où j'ai puisé mon sang ?

Aurait-on de la foi, pour un Prince perfide,
 Dont la première loi, serait un parricide !
 Non, non, je ne veux point, d'un Trône, ensanglanté, 1635
 Da sang, du même sang, dont je tiens la clarté ;
 J'ai cru la passion, aux grands coeurs si commune ;
 Et contre la nature, écouté la fortune ;
 J'ai fait de ma tendresse, une fausse vertu ;
 À l'objet d'un État, mon lâche sang s'est tu ; 1640
 Mais au point, qu'il lui faut sacrifier un père,
 La nature se tait, et le sang délibère ;
 Il me presse, il me force, à prendre le parti,
 Qu'il sait être sa source, et dont il est sorti ;
 Le voici ! Dieux, je tremble ! et ma voix interdite, 1645
 En ce profond respect, sur mes lèvres hésite ;
 Mais qu'attends-je ?

SCÈNE V

Cosroës, Sardarigue, Gardes, Syroës, Palmyras, Pharnace.

COSROËS

Ô Nature ! et vous Dieux ses auteurs ?
 D'un prodige inouï, soyez les spectateurs !
 À cet horrible objet, sa nouveauté convie, 1650
 Mon fils, dessus mon trône, est juge de ma vie ;
 Et ne le tient pas sûr, si de son fondement
 Ma tête n'est la base, et mon sang le ciment,
 Imole donc, Tyran, mes jours à tes maximes,
 Assure-toi l'État, par le plus grand des crimes, 1655
 Laisse agir la fureur, avecques liberté ;
 Ne donne rien au sang, rien, à la pitié ;
 Et vous, que mon malheur, rend si fiers, et si braves,
 Ce soir mes souverains, ce matin, mes esclaves.

SYROËS À GENOUX

Seigneur, daignez m'entendre ? ô nature ! et vous Dieux ? 1660
Vous pouvez sans horreur, jeter ici les yeux ?
L'objet de vos mépris, encore vous y rêvère,
Je ne suis, ni Tyran, ni Juge de mon Père ;
J'ai tous les sentiments, que vous m'avez prescrits,
Et renonce à mes droits, pour être encor son fils : 1665
Oui, mon père, et l'État, ni toutes ses maximes,
Ne peuvent m'obliger, à régner par des crimes ;
Pour immoler vos jours, à mon ressentiment,
Vous régnez sur les miens, trop souverainement ;
Est-il un bras d'un fils, qu'un soupir, une larme, 1670
Un seul regard d'un père, aisément ne désarme ;
Si contre vous, hélas ! j'écoute mon courroux,
Je porte dans le sein, ce qui parle pour vous ;
Dedans moi, contre moi, vous trouvez du refuge,
Et criminel, ou non, vous n'avez point de Juge, 1675
Paisible, possédez l'État, que je vous rends ;
Vous pouvez seul, Seigneur, régler mes différends ;
Arbitre entre vos fils, terminez leur dispute,
En retenant pour vous, le rang qu'ils ont en butte ;
Ne le déposez pas, aux dépends de mes droits, 1680
Entretenez en paix, votre sang sous vos lois.

COSROËS

L'arrêt de Mardesane, et celui de la Reine,
Me peuvent-ils souffrir, une attente si vaine ?
Traître, joins-tu la fourbe, à l'inhumanité ?

SYROËS

Éprouvez ma franchise, et votre autorité. 1685

COSROËS

Révoquez donc leur mort, et fais qu'on me les donne.

SYROËS

Gardes, suivez le Roi, faites ce qu'il ordonne,
Et sans prévoir l'effet, qui m'en succédera...

SARDARIGUE

Seigneur ?

(Cosroës, Sardarigue, et les Gardes sortent.)

SYROËS

Rendez le Prince, et délivrez Syra.
Allez...

1690

SCÈNE VI

Palmyras, Pharnace, Syroës.

PALMYRAS

Vous oubliez, que Palmyras, Pharnace,
Et tout votre Conseil, aillent tenir leur place.
Et se charger des fers, qu'ils leur ont fait porter ;
Et ce sera beaucoup de vous en exempter ;
Oui, oui, ne croyez pas, sans péril de la vôtre,
Leur conserver la vie, et hasarder la nôtre ;
Nous n'éviterons pas, les traits de leur courroux,
Mais craignez que ces traits, n'aillent jusques à vous ;
Comme ils devront le jour, moins à votre tendresse,

1695

1700

Qu'à votre défiance, et qu'à votre faiblesse ;
Syra, par le passé redoutant l'avenir,
Politique qu'elle est, saura vous prévenir ;
Et donnera bon ordre, à ce que la couronne,
Ne pèze plus au front, qui sitôt l'abandonne.

1705

SYROËS

Je n'ai pu mieux défendre un coeur irrésolu,
Où le sang, a repris, un Empire absolu ;
Vous deviez imposer silence, à la Nature,
Qui contre vos avis, secrètement murmure ;
Et me fait préférer le péril d'une mort,
À l'inhumanité, d'un si Barbare effort.
Il faut pour tant de force, une vertu trop dure.

1710

PHARNACE

N'augurons point, Seigneur, de sinistre aventure ;
Le trône tombera, devant votre débris,
Et tant de piété, ne peut perdre son prix ;
Mais que vous veut Narsée

1715

SCÈNE VII

Narsées, Syroës, Palmyras, Pharnace.

NARSÉE

Ô destin déplorable !
Ô prince généreux, autant que misérable.

SYROËS

Qu'est-ce, Madame !

NARSÉE

Hélas ! Mardesane, Seigneur, 1720
 Perd le trône, et le jour, mais en homme de coeur !
 Et le coup glorieux dont il a rendu l'âme,
 Part d'une main illustre, et non pas d'une infâme ;
 Sachant que de sa mort, on dressait l'appareil,
 Et prenant du besoin, un généreux conseil, 1725
 Adroitement saisi, du fer d'un de ses Gardes ;
 Il se l'est dans le sein enfoncé jusqu'aux gardes ;
 Un prompt torrent de sang, est sorti de son sein ;
 Et l'on a plutôt vu sa mort, que son dessein.

SYROËS

Cruels, voilà l'effet, de vos nobles maximes. 1730

NARSÉE

Je rendais à Syra, des devoirs légitimes ;
 Et quoique le secret, dont mon sort fut voilé,
 Vienne si clairement, de m'être révélé ;
 J'ai jugé toutefois, ne pouvoir sans faiblesse,
 Ne point prendre part, au malheur qui la presse ; 1735
 L'éclat qui me jaillit de ma condition,
 Me procura l'honneur de votre affection ;
 Je suis sinon sa fille, au moins sa créature,
 Et du moins à ses soins, je dois ma nourriture ;
 Mais la voyant, en pleurs, sur le corps de son fils, 1740
 Appeler les destins, et les Dieux ennemis,
 À ce triste spectacle, interdite éplorée,
 Sans pouvoir dire un mot, je me suis retirée,
 Et j'ai vu qu'on portait le vase empoisonné,
 Que pour son châtiment, vous avez ordonné. 1745

SCÈNE DERNIÈRE

Sardarigue, Syroës, Palmyras, Pharnace, Gardes.

SARDARIGUE

Ha Sire ! Malgré vous, le destin de la Perse,
Vous protége, et détruit, tout ce qui vous traverse.

SYROËS

Qu'est-ce, encor ?

SARDARIGUE

Cosroës, rentre dans la prison,
Ayant vu que la Reine, y prenait le poison ; 1750
Prompt, et trompant les soins, et les yeux de la troupe,
Avant qu'elle eût tout pris, s'est saisi de la coupe,
Et buvant ce qui reste, il faut (nous a-t-il dit,
Voyant d'un oeil troublé, Syra rendre l'esprit,
Et nager dans son sang, Mardesane sans vie,) 1755
Il faut du sort de Perse, assouvir la furie,
Accorder à mon Père, un tribut qu'il attend,
Laisser à Syroës, le trône qu'il prétend,
Et de tant de Tyrans, terminer la dispute ;
Là, tombant, quelque Garde, a soutenu sa chute. 1760
Et nous...

SYROËS FURIEUX

Et bien cruels, êtes-vous satisfaits,
Mon règne produit-il, d'assez tristes effets ?
La Couronne, inhumaine, à ce prix m'est trop chère ?
Allons, Madame, allons, suivre ou sauver un père. 1765

PALMYRAS LE SUIVANT

Ne l'abandonnons point.

SARDARIGUE

Ses soins sont superflus,
Le poison est trop prompt, le Tyran ne vit plus.